REVUE DOMINICAINE

1955

SOIXANTE ET UNIÈME ANNÉE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3980, RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL-18



Auctoritatum permissu

ABONNEMENTS

Canada : $3.00 ; Etranger : $4.00 ;
avec le Rosaire : 50 sous en plus. Le numéro : 30 sous

Abonnement de soutien: $10.00

PUBLIÉ À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE
MONTRÉAL-28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique

Sommaire

Juillet-août 1955

Le sens des faits

L'esprit des livres

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LXI | Tome II | Juillet-août 1955

Action de grâce

Mon Dieu, j'ignore tout des combats que l'on mène
Des cris que l'on élève en te cherchant en vain
Je ne sais que la joie et ne sais que la peine
De m'en aller à toi par de trop longs chemins

Je suis le filet d'eau qui cherche sa rivière
Je disperse en passant ma légère chanson
Si parfois aux sentiers des montagnes altières
Je crains de m'égarer, je murmure ton nom.

Tu viens alors à moi sur un flot de lumière,
Un courage nouveau pour un nouveau départ
Me rend la liberté de ma course première
Et pour me perdre enfin, agile, je repars...

Pour me perdre à jamais, oublieux de moi-même
En ce sein qui m'appelle et m'absorbe et me tient
Délivré de mon être, étreignant ce que j'aime
Et pour un bref instant ignorant d'autres liens

Mon Dieu, je te rends grâce en cette heure lucide
Pour le don qu'il te plut de verser sur mon front
Enfant aux yeux obscurs, du seul Amour avide
Je te rends grâce, ô Dieu, de m'avoir dit ton nom.

(Egypte)

Céline Axelos

Bretagne d'hier et d'aujourd'hui

Je vous invite à une traversée aérienne de l'Atlantique. Nous partirons, si vous le voulez bien, de ces Laurentides aux lignes paisibles et douces, dont la splendeur se mire, aux derniers soirs de septembre, en la surface pâle de lacs étonnants, cerclés de rouge et d'or. Suivons cette chaîne qui vient border au sud comme d'un gros ourlet le « bouclier laurentien », une des régions les plus vieilles du monde. Elle s'étire bientôt en bandes parallèles au fleuve, du sud-ouest au nord-est, sur plus d'un millier de milles. Saluons au passage le rocher de Québec, dont le haut front porte fièrement sa gloire. Nous survolons maintenant le pays de Gaspé, aux côtes ciselées si semblables aux bords du monde qui lui fait face par delà l'océan et qui est, précisément, la presqu'île bretonne. Voici Terre-Neuve, dernier vestige après l'effondrement du détroit de Belle-Isle, d'une chaîne qui plonge définitivement, en s'incurvant à l'ouest, sous les flots de la Mer Ténébreuse. Suivons-la, par la pensée, dans sa course marine, en poursuivant la direction des plis. Le plus septentrional émerge, reconnaissable pour un court instant, au sud de l'Angleterre, puis prend pied sur le continent par l'île de Wight et de l'île d'Ouessant. En deux bandes parallèles dont l'orientation s'est fidèlement maintenue, il encadre, au nord et au sud, à cinquante milles de distance, sous le nom de monts d'Arrée et de Montagne Noire, du cap Saint-Mathieu au Mont Saint-Michel et de la Pointe du Raz à Mûr de Bretagne, ce qu'on nomme aujourd'hui la péninsule bretonne.

Vous ne vous doutiez pas, peut-être, que cette très vieille chaîne calédonienne, rabotée par les glaces, unissait ainsi, par-dessous l'Atlantique, ce grand pays à ma petite patrie, ni que les liens entre nous remontent à très longtemps ! Chez nous, vous retrouveriez ces paysages familiers de la province québecoise, ces vallons encaissés aux cours d'eau infiniment capricieux s'ouvrant sur des estuaires profonds comme des fjords entre parois escarpées. Les dimensions seules varient, mais le rapport des masses reste sensiblement le même : on dirait que la Nature a voulu faire là-bas, en miniature, ce qu'elle a fait, ici, sur des espaces

énormes ! Saguenay, de Chicoutimi au fleuve, ou Saint-Maurice de Grand'Mère aux Trois-Rivières, comme Odet de Quimper à la mer, ont des airs de parenté jusque dans l'orientation générale de la faille qui donna naissance au fjord. Vous prendriez sans doute, sans grand effort, la rade de Brest ou la baie de Douarnenez pour un lac, un peu grand celui-là, de vos Laurentides !

Entre les deux chaînes, qui s'abaissent graduellement en s'ouvrant à l'est, s'étend jusqu'à Rennes une vaste pénéplaine. Elle est assez tourmentée d'abord, puis de plus en plus faiblement ondulée. Au nord, l'usure irrégulière des granits et des schistes a fait la dentelure inconcevable de côtes étrangement pareilles à celles de Terre-Neuve ou Gaspé, et le caractère attachant des petits ports bretons. Au sud, et jusqu'à l'estuaire de la Loire, une bande alluviale qui prend de l'importance, parsème de marais salants la côte basse de la région nantaise. Mais Nantes n'est déjà plus en Bretagne, n'en déplaise à ses habitants à qui il suffit d'être « nantais » pour satisfaire à leur point d'honneur !

Tel est le socle du pays breton. Le tout s'enfonce dans la mer d'un mouvement lent, mais sûr. J'ai connu, enfant, près de Brest, des sentiers de douaniers, courant au bord de falaises aujourd'hui disparues. Au cap Saint-Mathieu, chaque année, la terre perd de huit à dix pieds, laissant à la mer de multiples témoins de ses anciennes frontières, sous forme d'innombrables récifs, redoutables aux marins.

En Bretagne, la mer est un élément du paysage. Elle est partout, entrant profondément, par de larges saillants, à l'intérieur des terres. Il n'est aucun point du pays breton qui ne se trouve à plus de quatre-vingt milles d'une côte ou d'une baie. Elle vient baigner de nombreuses villes et villages et la plupart n'en sont jamais séparés de bien loin. Dans la langue bretonne, le pays se divise en « Ar-mor » et « Ar-goat », le « pays de la mer » ou le « pays des bois », suivant que l'on parle de la zone côtière ou de la région boisée de l'intérieur. Mais il est bien entendu que, de très bonne heure, Ar-mor, le pays de la mer, est devenu synonyme de « breiz-Izel », le pays breton, pour désigner la Bretagne entière, la vieille « Armorique » de la conquête romaine !

Il ne faut point s'étonner que, par atavisme de race, le breton soit marin. Une côte ne l'intéresse que dans la mesure où elle offre un abri sûr contre le terrible « noroît » ou le sempiternel « suroît », ces deux vents dominants, l'un du nord-ouest et l'autre du sud-ouest, dont les tempêtes se valent. Il a tôt fait de distinguer la valeur d'une anfractuosité, de supputer les chances nées de la disposition des lieux. Vous dévalez alors la falaise par quelque chemin à pic et vous découvrez soudain, derrière le môle trappu formé de blocs de granit, toute une flotille de mâts blottie au creux d'une crique, avec de-ci de-là, une voile grise ou rouge qui sèche, hissée à mi-vergue, cependant que les filets bruns, largement étalés, étreignent à même le quai de leurs mailles serrées, casiers et agrès. Au flanc du coteau, sur la face nord-est, le flot compact des maisons blanches montent à l'assaut d'une flèche hardie de clocher à jour. La maison bretonne ! L'un des pignons massifs, fraîchement blanchi de chaux jusqu'à hauteur d'une vaste cheminée prise d'ailleurs dans l'épaisseur du mur, fait front au sud-ouest, dont le vent est durable et puissant. L'autre tient bon au nord-est rageur. Un toit serti dans le bâtiment, aux ardoises maçonnées, recouvre en bonnet de police deux murs sans étage dont les regards s'ouvrent au midi. Point ou peu de fenêtres au nord, les rafales de nord-ouest ne pardonnant pas. Pensez à l'ancienne maison de Québec et de Ville-Marie, aux habitations de l'île d'Orléans, et vous saurez que la maison bretonne, elle aussi, est venue jusqu'à vous !

Point ou peu d'arbres. Ils ne résistent pas au souffle intarissable d'un vent qui règne en maître. Quelques pins tordus et courts dont la silhouette familière se découpe nette à l'horizon ; un tapis de mille plantes fleuries qui, ne pouvant porter tige altière, se rattrapent en proliférant par bataillons serrés dans lesquels ne saurait prendre le vent. Le rouge vif et l'or pur de vos érables et bouleaux mêlés du vert profond des pruches et des sapins, se muent là-bas, dans la lande bretonne, en mauves indéfinissables et vert-de-gris des bruyères et de l'ajonc sur lesquels dominent les tons fauves et chauds de la double floraison, chaque année, de la lande dorée. Sur tout cela, par lambeaux, s'étire la brume !... Au seuil des

maisons, un délicieux parterre de géraniums ou de roses trémières vient mettre une sorte de sourire à l'entour de la statue naïve de la Vierge en porcelaine bariolée, signée d'un maître artisan de Quimper et qui surmonte toujours, dans sa niche taillée à même le granit, l'épais fronton de la porte d'entrée.

Les femmes sont là. Les hommes naviguent, au commerce ou à l'Etat ; comprenez : marine marchande ou marine de guerre. Vous trouverez des bretons sur toutes les mers du monde, en tous les ports du monde, sur tous les navires du monde. Ils sont aussi découvreurs de terres et ont pris pied partout. Ce n'est point hasard que Jacques Cartier ait lié Saint-Malo au Canada. Ou bien ils font la pêche, pour vivre. D'une vie rude et dangereuse, mais aimée par-dessus tout, la pêche côtière à la sardine, à la langouste, des homards et des crabes, jusqu'au Portugal et en Angleterre. Les vieux ont fait plusieurs fois le tour du monde. Vous les voyez accoudés au parapet du quai dominant du plus haut la mer, une pipe éternelle entre les dents, discutant à perte de vue de fines manœuvres et de coups durs. Ah ! la marine d'autrefois !... Les familles sont nombreuses et pauvres ; la marmaille, vêtue à la diable de toile à voile inutilisable et rapiécée, joue déjà au marin, entre les heures de classe, quand ce n'est pas pendant ! Elle s'empare, sous l'œil amusé des vieux loups de mer qui ne résistent pas à donner un conseil, des « canots » laissés au mouillage dans l'attente du retour des bateaux de pêche. A cinq ans, le petit breton nage comme un poisson ; à sept ans, il manie la godille en maître consommé ; à dix, il barre son bateau comme pas un ; à douze, il n'a plus peur de rien, se mêle aux hommes et commence à faire de la tempête sa demeure préférée. C'est l'âge où s'embarquent les mousses, l'âge du premier départ pour de bon, pour le premier tour du monde...

J'ai parlé tout à l'heure de clochers à jour. Avec la mer et les croix de chemin, ils sont un autre élément du paysage. Taillés dans la pierre, comme tout ce qui est breton, ils peuplent de dentelles le ciel pâle de l'Armorique. Cet âge d'or de l'art breton, qu'on nomme « Renaissance

bretonne », étonnant de sève et de verdeur, en retard d'un bon siècle sur la « Renaissance » tout court, a laissé partout, dans la campagne bretonne, son témoignage un peu âpre de finesse délicate et sensible, de fermeté dans la foi. Sculpté dans une pierre aride qui ne s'accommode point de fantaisies, le sable et les vents se sont chargés de le polir et les angles, sous l'effort des tempêtes, ont désormais fini de s'arrondir. Ce n'est point le moins émouvant de l'esprit breton qui nous livre ainsi, sous des aspects austères et rudes, la délicatesse infinie d'une âme vibrante et la tendresse d'un cœur d'or. Les églises, les chapelles délicieusement blotties au fond d'un creux vallon, noyées de verdure, habitées par d'humbles saints de bois naïvement colorés, évoquent la paix définitive dont le breton, plus qu'aucun autre, sait bien qu'elle ne saurait être de ce monde. Partout la croix, au carrefour des routes, au sommet des collines, avant toute autre chose s'en vient donner un sens au dur labeur des hommes, une dimension qui dépasse le temps. Nul pays au monde, parce que nul autre, peut-être, livré au péril de la mer et à l'ingratitude du sol n'en avait plus besoin, nul pays n'a voulu affirmer avec autant de profusion le crucifiement des destinées terrestres et rappeler que l'amour crucifé d'un Dieu fait homme est seul capable de sauver la condition humaine de l'absurdité apparente qui la guette. La méditation de la mort est devenue familière à la mentalité bretonne. D'aucuns la jugent maladive ; d'autres y voient, et non sans raison, le fonds le plus clair de la grandeur bretonne et comme un message éternel, et le plus nécessaire, que la Bretagne d'aujourd'hui, fidèle à ses plus lointaines origines, continue de transmettre avec entêtement, en un monde qui ne sait plus respecter la mort ni l'au-delà de la mort, parce qu'il ne sait plus vivre ni discerner les valeurs de vie. Les plus beaux chants du terroir breton — et certains sont de purs joyaux — sont empreints d'une tristesse indéfinissable, celle de l'âme en exil et qui voit partir, autour d'elle, pour la patrie définitive, les êtres les plus tendrement aimés. Il y a, dans le cimetière de l'île d'Ouessant — « Enez Eussa », l'île de l'épouvante — une tombe des « péris en mer », et ce n'est point la moins fleurie ni la moins propre au jour de la fête des morts ! Vous n'imaginez pas la propreté, j'allais dire

la splendeur, d'un cimetière breton, pressé autour de son église ! Pas une herbe ne pousse au travers le sable frais des allées ; pas une tache de rouille sur la peinture métallique protégeant les ferrures contre la morsure du sel ; toujours des fleurs et quelque âme en prière pour les âmes en peine.

L'antique tradition des druides et des bardes a façonné depuis des millénaires l'ancienne terre des pierres levées et des dolmens. A ce bord lointain du monde occidental, les âmes qui espéraient aborder un jour aux îles des Bienheureux, par delà les flots interdits de la Mer Ténébreuse faisaient transporter leur dépouille mortelle. Le christianisme, en s'emparant de la vieille croyance celtique, ne l'a pas renversée : il l'a simplement transformée, soutenant l'effort d'une conscience collective désormais orientée vers un dépassement supra-terrestre de l'homme et de l'humain. La légende, ici encore, cet autre témoin des tendances d'une race, vient appuyer le fait. Elle est peuplée de nains et farfadets, de démons et de saints, korrigans et poulpiquets, hantée des disparus évoluant dans un monde où les vivants pâlissent, mêlés familièrement aux morts, où s'estompent les horizons terrestres, où les frontières entre maintenant et au-delà ne sont plus infranchissables, n'étant plus que très difficilement discernables.

Le breton vit en familiarité constante et très cordiale avec ses saints. Il sait à qui s'adresser et il ira, au jour du « pardon » de leur chapelle ou église, faire un dur pèlerinage pour gagner leur intercession. Ce ne sont pas personnages qu'il convient de négliger. Le « tro-breiz », tour de Bretagne, visite circulaire et pénitente aux plus grands sanctuaires bretons, est chose qu'il faut avoir faite au moins une fois dans sa vie. L'humain s'y mêle au divin, comme en ces interminables « troménies », où clergé, jeunes gens, femmes, hommes et enfants, jeunes et vieux, vêtus de leurs plus beaux atours, et Dieu sait si la dentelle bretonne et la soie brodée rehaussent l'austère fraîcheur du visage breton, parcourent au pas de course la campagne bretonne, emportant sur leurs épaules ou à bout de bras, sous forme de statues et bannières, les effigies de leurs saints ! Ce n'est pas le moment d'oublier l'histoire de la bonne sainte Anne, patronne

des Bretons, qui a pris pied, un soir de tempête, sur la rive du fleuve, non loin de Québec, marquant d'un trait de plus, et combien fort celui-là, le commun visage des deux vieux pays !

Les héros de l'Histoire bretonne, les bretons les traitent de semblable manière, au point de ne plus les distinguer très bien de leurs saints. Le doux visage de la reine Anne, dont la verveine a fleuri, car elle fut Anne de France, mais a gardé son titre d'Anne de Bretagne : l'épopée du roi Arthur et la face des preux défenseurs du Saint Graal, n'ont cessé de vivre au travers des légendes de la ville d'Is et de la grande Occismor. Qu'en est-il au juste ? Bien malin qui le dira. L'important n'est d'ailleurs pas ici d'une vérité historique, mais d'une âme étonnamment riche qui se livre...

Il faudrait dire comment le pays et la race ont fait la pensée méditative, contemplative, du breton ; il faudrait remarquer l'originalité du folklore et de la langue, car c'en est une, et des plus pures, du rameau celtique ; il faudrait souligner l'importance de l'apport breton à l'effort missionnaire de l'Eglise en pays lointains, remarquer le caractère intact du breton, malgré tous les dangers qui le menacent, déplorer la fausse manœuvre d'une politique touristique qui se permet de dissocier costume, langue et foi, ces trois éléments d'une tradition séculaire, indispensable à l'équilibre de la France actuelle, pour comprendre la valeur irremplaçable de cet appendice rocheux, tenant tête aux flots qui l'assiègent et l'effritent, et qui a nom : Bretagne !

Le temps manque. Mais le breton est têtu, s'il faut en croire le dicton forgé par son voisin normand, dont il a su d'ailleurs passablement se venger, puisque, s'il est peut-être vrai que le petit breton, jeté contre le mur à sa naissance, est de bonne souche si le mur cède, le normand, au dire du breton, est certainement authentique qui, lancé au plafond, y reste accroché. Ne doutez pas que le breton qui vous parle a de qui tenir et qu'il reviendra peut-être, un jour, entêté, pour achever ce qu'aujourd'hui il n'a pas su vous dire !...

Ottawa, Collège dominicain — Benoît Pruche, O. P.

La persécution religieuse en Chine

Vicariat Apostolique de Bacninh (Vietnam)

Fondé par les missionnaires dominicains espagnols, le Vicariat vivait depuis longtemps dans la paix et faisait de grands progrès.

Mais en 1945, la guerre sino-japonaise a bouleversé aussi notre pays et notre Vicariat. Par le coup du 9 mars, les japonais dominaient tout le pays. Les Américains bombardaient partout où se trouvaient les Japonais. Notre Vicariat a subi beaucoup de dégâts et fut disloqué.

Après la reddition japonaise, les Vietminh dominent le pays et la guerre avec les Français commence. Notre séminaire fut d'abord occupé par les troupes françaises. Quand les troupes ont dû se retirer de la région, les Vietminh ont rasé la ville de Bacninh, détruit notre séminaire et la période de destruction des missions et des églises commença.

En 1950, le Vicariat de Bacninh fut confié au clergé vietnamien et le Saint-Siège a nommé un prêtre vietnamien évêque de Bacninh qui est Mgr Hoang-van-Doan, O. P.

Quand Mgr Doan est venu prendre possession de son diocèse, la ville de Bacninh était totalement rasée ; il ne lui restait qu'une cathédrale délabrée où logeaient les troupes. On lui a cédé la sacristie de sa cathédrale pour qu'il puisse se loger avec le curé de la cathédrale.

Avec les secours du Saint-Siège et de ses amis d'Amérique, notre évêque a pu réparer le séminaire et secourir les missions. Une vie nouvelle commençait à renaître, et l'apostolat se continuait malgré toutes les difficultés et les opérations militaires dans cette zone d'avant-garde.

Mais le 20 juillet 1954, la triste nouvelle nous est parvenue : notre pays est divisé en deux parties, l'une est réservée aux Vietminh communistes, l'autre aux nationalistes. Tout le monde était perplexe et s'interrogeait : que faire ? Un grand nombre de prêtres à Bacninh demandent à notre évêque ce qu'il en pense. Et notre évêque a déclaré : Pour moi,

1. Copie d'un rapport adressé à la Propagande, en date du 23 décembre 1954.

je reste malgré tous les événements ; les professeurs sont libres ; les curés doivent rester avec leurs chrétiens. Si quelques-uns ont des motifs spéciaux, ou si leurs chrétiens partent, ils doivent s'entendre avec l'évêque.

Basés sur ce principe, les professeurs sont partis avec les séminaristes ; les religieuses sont parties aussi et les chrétiens partent en grand nombre.

Du 26 au 29 juillet, une foule de plus de 16 000 réfugiés venus des environs de Bacninh étaient entassés dans tous les locaux de la mission de Bacninh et l'évêché même était envahi par les réfugiés apeurés. Car les Vietminh pénétraient déjà dans tous les villages de cette zone d'avant-garde et tous les petits postes qui protégeaient la région se sont repliés précipitamment vers Hanoï. Notre évêque était gardé par les Vietminh depuis le 27 juillet dans un village à 10 km de Bacninh. Notre calvaire commençait.

Malgré la pénurie de moyens de transports, les troupes françaises ont bien voulu nous transporter jusqu'à Hanoï à travers toutes sortes d'obstacles érigés sur la route par les Vietminh pour nous empêcher de partir. C'est pourquoi on a dû tout quitter pour partir en hâte vers Hanoï.

Arrivés à Hanoï, nous étions entassés dans les écoles publiques et privées, avec une multitude de réfugiés venus de tous les points du Nord. Grâce au zèle des Pères et des Autorités, nous avons pu gagner peu à peu Saïgon où nous fûmes entassés aussi dans les écoles ou dans des tentes et où les Autorités nous ont distribué des secours provisoires.

Notre exode a commencé le 26 juillet 1954 et il n'est pas encore terminé. Mais la plupart des réfugiés arrivés au Sud-Vietnam ont pu se regrouper. Pour notre Vicariat, nous avons plusieurs grands centres : à Phuôc-Ly nous avons plus de 10 000 chrétiens ; à Hô-Naï, près de 8 000 ; à Tây-Ninh plus de 3 000 ; à Saïgon-Cholon, 2 000 ; à Govâp, 4 000 ; dans le Vicariat de Vinh-Long, 2 000 ; à Dà-Lat, 3 000 ; il y a encore beaucoup de petits groupes et des isolés qui se mêlent aux autres Vicariats répandus un peu partout au centre et au sud Vietnam que nous ne pouvons pas atteindre faute de moyens.

Quant au clergé, nous avons ici 49 prêtres de notre Vicariat qui s'occupent du séminaire, des écoles et de près de 40 000 chrétiens. Il ne reste au nord avec l'évêque que 13 prêtres et plus de 10 000 chrétiens.

Nous comptons ici plus de 200 religieuses et 40 catéchistes.

La situation non seulement de nos prêtres, mais aussi de nos catéchistes, la situation de nos religieuses et de nos chrétiens, est très pénible.

Ceux qui restent au Nord commencent à subir leur calvaire ; les prêtres sont taxés d'être des réactionnaires, des grands propriétaires, des exploiteurs du peuple, grands criminels aux yeux des Vietminh.

Notre évêque a une jambe cassée depuis plus de deux mois ; il ne peut dire la messe. Il était enfin autorisé à se soigner chez les religieuses de Saint-Paul à Hanoï. Des chrétiens et des religieuses du Vicariat de Bacninh qui viennent de s'échapper de la zone Vietminh pour nous rejoindre ici, nous rapportent qu'ils ont demandé à voir l'évêque à la clinique de Saint-Paul à Hanoï, mais les Vietminh qui gardent la clinique ne leur ont pas donné l'autorisation ; mais ils savent par ailleurs avant leur fuite vers Saïgon, que notre évêque est déjà rentré à Bacninh, mais qu'il marche encore avec des béquilles.

Au commencement, nous savions par des chrétiens que notre évêque était tombé de bicyclette dans sa visite à une chrétienté, c'est pourquoi il a une jambe cassée. Mais la dernière nouvelle nous est rapportée par une personne qui a vu la radiographie de la blessure de notre évêque, nous fait connaître que notre évêque allait en bicyclette pour visiter une chrétienté à 15 kilomètres de Bacninh ; il était accompagné d'un catéchiste ; à 5 kilomètres de ce village, il avait envoyé son catéchiste pour annoncer aux chrétiens sa visite. Monseigneur restait seul sur la route ; après un bout de chemin, il était interpellé par un poste de garde Vietminh, puis on l'a laissé partir. Mais au bout de quelques kilomètres, des gens qui travaillaient aux côtés de la route montaient des champs avec des pioches, arrêtaient l'évêque et le frappaient brutalement. Les chrétiens et le catéchiste attendant trop longtemps l'arrivée de l'évêque, pensaient que peut-être l'évêque s'égarait, ne connaissant pas bien le chemin ; alors le caté-

chiste fut renvoyé pour chercher l'évêque. Sur la route, il avait entendu les gens chuchoter qu'on a battu un européen bien gros ; le catéchiste s'approchait des gens et leur demandait : quel européen ? On lui disait qu'un européen bien gros osait pénétrer dans cette zone contre la Convention de Genève, on l'a bien battu, et il est blessé ; on l'a transporté avec sa bicyclette dans le village à côté. Le catéchiste suivait les gens pour voir l'européen battu. Hélas ! l'européen c'était Mgr Doan. Les gradés Vietminh étaient déjà là. On le soignait et on lui demandait de pardonner aux gens qui ne le connaissaient pas et le prenaient pour un européen. L'évêque a pardonné de tout cœur et leur a promis de ne rien dire sur cette affaire. Cette version nous donne plus de détails et explique mieux la lézarde des os de la jambe cassée, car la simple chute de bicyclette peut faire facilement une torsion ou tout au plus, peut rompre un os, mais c'est rare de voir des os lézardés comme ceux de notre évêque.

Sans vous parler plus longuement des souffrances et des misères des prêtres et des chrétiens qui pensaient pouvoir rester avec les Vietminh et garder leur foi, et ne voulaient pas nous suivre, il faut dire qu'ils viennent de s'échapper pour nous rejoindre ici et nous disent qu'ils n'en peuvent plus : les Vietminh ne font pas une persécution sanglante, mais ils cherchent à tuer l'âme par toutes les manières inimaginables, surtout les âmes des enfants enrôlés dans leur mouvement appelé « Enfants Sauveurs de la Patrie ». Ces enfants sont les espions les plus dévoués : ils dénoncent leurs camarades à l'école, leurs parents dans la famille et leur curé à l'église.

Nous voulons vous donner quelques nouvelles de nos prêtres et de nos chrétiens réfugiés au Sud-Vietnam.

Les prêtres et les chrétiens arrivés à Saïgon sont acheminés peu à peu vers la campagne où ils doivent chercher à s'installer et à gagner leur vie. Nos premiers groupes de chrétiens de près de 10 000 personnes étaient arrivés dans cette région de Phuôc-Ly sans maison, sans tente ; nous étions couchés dans les champs sous la pluie. Peu à peu, le gouvernement et l'armée venaient nous prêter des tentes et nous apporter des

secours provisoires. Grâce aux générosités des pays amis, surtout des Etats-Unis, chaque personne reçoit 12 piastres par jour pour vivre provisoirement, et les tentes sont remplacées par des paillottes.

Mais les secours vont toucher à leur fin, car chaque réfugié a seulement une subvention pour trois mois : il faut céder la place aux nouveaux réfugiés qui arrivent tous les jours. Les trois mois de subvention pour nous sont déjà passés, et beaucoup de nos chrétiens n'arrivent pas encore à fonder leur village et à se fixer pour gagner leur vie. Notre gouvernement a déjà fait beaucoup pour les réfugiés ; mais il ne peut pas donner à tout le monde ce qui serait nécessaire, car le nombre des réfugiés monte déjà au delà de 500 000 personnes, et de nombreux réfugiés arrivent encore tous les jours. C'est un grand problème pour notre gouvernement.

Pour notre Vicariat, les prêtres sont partis avec les mains vides. Maintenant ils n'ont ni maison, ni église ; beaucoup n'ont ni objets du culte ni même les bréviaires, car ils ont dû tout quitter dans leur fuite précipitée. De plus, nous avons 40 catéchistes et 200 religieuses sans maison, sans travail ; s'ils ne trouvent pas de travail pour vivre, nous serons obligés de les disperser.

C'est pourquoi nous vous demandons de bien vouloir aider nos prêtres, nos catéchistes, nos religieuses et nos chrétiens, pour qu'ils puissent vivre et organiser les nouvelles chrétientés et pour que nos chrétiens, après avoir tout quitté pour conserver la foi, puissent avoir des prêtres, des religieuses et des œuvres paroissiales pour fortifier leur foi et les consoler dans leur misère et leur malheur.

Phuôc-Ly, le 23/12/54

Dominique Bao
Vicaire Délégué du
Vicariat de Bacninh

L'Eglise du Vietnam dans l'épreuve

Le Vietnam, un des trois pays de l'Indochine, se trouve au sud de la Chine et s'étend comme un S sur quelque 1 500 milles le long de la côte de la Mer de Chine. Pays beaucoup plus long que large, le Vietnam est formé de deux deltas très fertiles : le delta du fleuve Rouge au nord, et celui du fleuve Mékong au sud, tandis qu'au centre surgit une interminable chaîne de montagnes connue sous le nom de « Chaînes annamitiques ». Pour mieux représenter les caractéristiques géographiques et les ressources de notre pays, on décrit deux paniers de riz attachés aux deux bouts d'un fléau.

Pays géographiquement minuscule, le Vietnam comprend néanmoins 23 millions d'habitants dont environ deux millions de catholiques.

L'Evangile commençait à se propager au Vietnam vers 1533 avec le Père Ignacio, un portugais. Mais l'Eglise du Vietnam, durant tout le XVIe siècle, était encore à son état embryonnaire. Ce n'est qu'à partir du XVIIe siècle qu'elle reçut une certaine organisation grâce au dévouement des missionnaires : des Pères des Missions Etrangères de Paris, des Pères Dominicains et Jésuites dont le plus célèbre était le Père Alexandre de Rhodes qui réclamait, le premier, la création des évêques pour les missions du Vietnam. Les conversions se multipliaient de jour en jour. En 1639, le Vietnam-Nord seul comptait déjà 100 églises, 130 chapelles avec 80 000 catholiques.

A partir du XIXe siècle, l'Eglise du Vietnam a reçu une organisation complète bien que pas encore hiérarchique. Elle est divisée en vicariats apostoliques et en paroisses avec de nombreux privilèges, alors que l'Eglise hiérarchiquement organisée est divisée en archidiocèses, diocèses et paroisses. Le système de vicariats apostoliques est pratiqué dans tous les pays de missions. Actuellement l'Eglise du Vietnam comprend 15 vicariats. Le personnel du clergé compte un Délégué apostolique, 15 évêques vicaires apostoliques, 1 399 prêtres, 2 810 catéchistes. L'Eglise du Vietnam était, avant la guerre de 1946-1953, la plus florissante de l'Asie, et a mérité le beau titre de fille aînée de l'Eglise d'Extrême-Orient.

Un missionnaire, le Père Jean Cabral, écrit, en 1647, de l'Eglise du Tonkin (Vietnam-Nord aujourd'hui) :

« A mon jugement, il n'y a aucun peuple de l'Asie qui ait des aptitudes si excellentes pour le catholicisme comme le peuple du Tonkin. C'est un peuple simple, docile, qui n'a pas de mauvaises mœurs et habitudes qui rendent difficile aux païens la pratique des vertus enseignées par le Christ. Après leur baptême, ces chrétiens se sont déjà affermis dans la foi comme s'ils l'avaient eue depuis plusieurs années. Ils ont horreur des superstitions et des désordres que l'on trouve ailleurs ; ils sont très fidèles dans l'observance des Commandements de Dieu. D'ailleurs, ce peuple a un caractère bon et doux, et le goût de la prière » (*L'Annam et le Cambodge — Voyage de G. E. Bonillevaux*, p. 35).

Le Père Tissanier, S. J., écrit de son côté : « L'Eglise du Tonkin était vraiment un paradis terrestre ; les chrétiens pratiquaient toutes les vertus ; leur vie était si pure qu'ils gagnaient la considération de tous les païens, et ceux-ci devaient avouer que la foi prêchée par les missionnaires est si sainte que personne ne peut la déprécier » (*ib.*, p. 39-40).

Mais si l'Eglise du Vietnam est florissante, et si elle peut survivre aux persécutions sanglantes, c'est que le sang des martyrs a servi de base, « d'infrastructure » de cette société. Dès le début de l'évangélisation du Vietnam, l'Eglise a connu des persécutions tantôt acharnées et générales, tantôt adoucies et particulières. Elle a traversé trois siècles de persécutions dont les plus terribles, les plus sanglantes ont eu lieu approximativement de 1830 à 1880. Chaque jour, des centaines de personnes étaient mises à mort : les uns étaient étranglés, les autres dépecés en morceaux ; d'autres sabrés ou foulés vifs par les éléphants. Mais tous, avant d'être exécutés, devaient subir de multiples interrogatoires sous des tortures de tous genres. Ceux qui n'étaient pas forcés à comparaître devant les tribunaux, étaient condamnés à se disperser dans les villages païens au risque de perdre leur foi ; tous leurs biens étaient confisqués. La plupart des églises et des chapelles étaient détruites. Le nombre des martyrs s'élevait à 100 000, sans compter des milliers de chrétiens qui cherchaient refuge

dans les forêts et les montagnes afin de conserver la foi, et qui étaient morts de faim ou dévorés par les fauves. Cependant le « sang des martyrs est la semence des chrétiens », dit Tertullien. Après cette période de persécutions, l'Eglise du Vietnam a trouvé une période de paix pour prendre haleine ; elle en a profité grandement, elle en est sortie plus vivante que jamais ; les conversions étaient redoublées, et notre Eglise a atteint la proportion la plus élevée parmi toutes les Eglises de l'Extrême-Orient.

Hélas ! la période des tempêtes revient ! Depuis 1945, les troubles politiques au Vietnam ont causé un coup désastreux à l'Eglise. Durant l'occupation de notre pays, les japonais ramassaient tout le riz fourni par notre peuple, en ne lui laissant qu'une quantité insuffisante : ce qui amena la famine meurtrière de 1945. De février à mai : 2 millions meurent de faim, dont un grand nombre de catholiques ; seulement dans les trois vicariats Thaï-binh, Bui-chu et Phat-diem, on comptait 30 000 enfants morts de faim, qui avaient tous été des « Croisés de prière ».

Depuis 1946, pendant la guerre entre les Français et les communistes vietminh, l'Eglise du Vietnam est devenue la cible des attaques communistes « parce que les catholiques sont des amis et des instruments des impérialistes français » ; c'est ainsi que les communistes vietminh accusaient et déshonoraient les catholiques devant les païens, et le font encore.

L'armistice de Genève, qui a mis fin tant bien que mal à la guerre d'Indochine, est venu comme un coup de foudre frapper sur la tête de tous les catholiques vietnamiens. Selon cet accord, notre pays est divisé en deux : le Nord donné aux communistes, le Sud aux nationalistes. Mais le même accord a ainsi sacrifié nos plus beaux, nos plus florissants vicariats, et la région la plus catholique de toute l'Asie. Désormais 10 sur 15 vicariats sont sous l'emprise communiste.

L'article 14 de l'armistice permettait aux Vietnamiens le libre choix de la zone qu'ils désiraient habiter. Mais les communistes arrêtaient de mille manières ceux qui désiraient et désirent encore gagner la zone des nationalistes. Malgré toutes les difficultés soulevées par les commu-

nistes, parfois sous les rafales des mitrailleuses de l'armée rouge, 700 000 vietnamiens ont pu quitter le régime communiste, en abandonnant tous leurs biens ; beaucoup d'entre eux n'ont pu emporter qu'une seule chemise et un seul pantalon qu'ils portaient sur eux ; aucun bagage, sauf quelquefois une cloche d'église, quelques images sacrées et un crucifix. Combien de souffrances et de misères devaient-ils supporter ! Vous ne sauriez croire certaines aventures qui vous feraient frissonner. Mais de telles aventures sont arrivées dans ces derniers mois : tel un groupe de plusieurs dizaines de personnes qui s'enfuirent à la nuit tombante dans de frêles sampans. Ceux-ci étaient, par malheur, brisés en pleine mer à deux kilomètres de la côte. Heureusement l'eau n'était pas profonde. Ces fugitifs restèrent toute la nuit dans l'eau montant jusqu'à leur cou, où ils prièrent et récitèrent le chapelet pour demander à Dieu d'envoyer le secours, car s'ils gagnaient la côte, ils seraient certainement fusillés par les groupes de patrouille rouges. Dieu les a exaucés enfin. Vers neuf heures du matin, les fugitifs virent apparaître un navire français ; ils crièrent au secours en agitant les mains. Ils furent aussitôt vus et sauvés par les marins. Les aventures dangereuses de ce genre étaient fréquentes.

Qu'allaient-ils donc chercher là-bas, dans une région lointaine, à quelques 1 000 milles de leur foyer et de leurs terres, en s'enfonçant dans un avenir incertain, en dépit des menaces et de la propagande communiste ? Ils aiment, ceux-là, la liberté ; ils veulent garder la foi telle qu'ils l'ont reçue de leurs prêtres, et la transmettre telle quelle à leurs fils et petits-fils.

Il reste encore des centaines de milliers de personnes, presque tous des catholiques, qui avaient vendu tous leurs biens, et abandonné leurs moissons de riz qui mûrissaient : ils étaient prêts à partir. Mais ils devaient aller, loin de chez eux, à un poste de la Commission d'Armistice pour demander la permission d'émigrer. Malheureusement, ils furent refusés et bloqués en cours de route par les communistes. Les efforts de la Commission internationale sont insuffisants ; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, parce que des trois membres de cette Commission, l'Inde, à

laquelle revient la présidence de la Commission, est pro-communiste et la Pologne est communiste. Seul le Canada a la bonne volonté d'accomplir sa tâche, sans cependant pouvoir réagir contre les deux précédents.

Les pauvres malheureux s'abîment maintenant dans les misères ; ils ont perdu leurs biens et vendu leurs outils de travail. La famine commence déjà à faire ses ravages. Un grand nombre de nord-vietnamiens sont déjà morts de faim. En plus de cela, il y a des cours d'endoctrinement continuels. Avant de rendre un culte à Dieu, il faut rendre honneur à Ho Chi Minh, le leader communiste vietminh, et le proclamer « sauveur de la nation » ; son image doit figurer dans toutes les églises, avant même l'image sacrée du Christ, à l'exception peut-être des églises de la ville de Hanoï et de Haïphong.

Alors, que faire, après la période de 300 jours accordés par l'article 14 de l'Armistice de Genève pour le libre choix de la zone d'habitation ? On s'efforce d'obtenir encore un délai d'un mois afin de permettre à ceux qui veulent gagner la zone libre, de pouvoir y émigrer promptement. Mais une fois ce délai obtenu, il est nécessaire d'employer tous les moyens, pour déjouer les ruses des communistes empêchant l'émigration, et de faciliter celle-ci. Entre-temps, nous demandons à nos frères catholiques du Canada de prier pour nos frères vietnamiens. Par vos prières, Dieu leur accordera la grâce de traverser cette dure épreuve sans perdre la foi. De plus nous faisons appel à la charité et à la générosité des Canadiens pour venir en aide à quelque 700 000 réfugiés actuellement dans le Sud, pour leur installation, leur nourriture, leurs vêtements, pour la construction des églises, des chapelles et des séminaires. Votre geste humanitaire et charitable sera comme un baume sur les blessures de leur cœur et montrera aux non-catholiques la charité, l'unité et la catholicité de notre religion.

P. Joseph Thao, O. P.

Avec et après Einstein

La physique théorique et mathématique vient de perdre un de ses maîtres. Il incombe maintenant aux physiciens professionnels de faire l'éloge et la critique de ce qui appartient à cette science dans son œuvre. Mais Einstein savait aussi éveiller l'intérêt d'un public plus large par les théories de relativité qui portent son nom et qui, en changeant beaucoup dans notre vision du monde physique, touchent en même temps certains concepts philosophiques. Cela donne le droit de regarder ces théories sous l'angle de la philosophie et de l'histoire.

Par le seul souci de garder la sérénité du souvenir de ce savant défunt nous allons tout de suite le défendre contre une propagande insensée et qui n'a rien à faire avec la science. Cette propagande veut nous imposer un Einstein thaumaturge de la physique, bien que cette science est par définition très loin du miracle. La mathématique, en effet, dont elle se sert pour s'exprimer n'est qu'un système d'abstractions et de simplifications qui prend sa source seulement dans le cerveau humain. Cela comporte aussi que les théories einsteiniennes sont fixées sous forme d'équations différentielles qui sont seulement accessibles à l'entendement de ceux qui préalablement se sont occupés de cette manière à calculer. De ce fait est peut-être née l'idée d'une prétendue inaccessibilité des théories de la relativité pour l'humain commun. Mais il est utile de se souvenir que les théories de Newton ou de Maxwell sont elles aussi exprimées de la même façon et ne dépassent pas en leur essence la possibilité de compréhension d'un bon collégien.

Pour être au complet il faut mentionner cet autre malentendu qui — ô ironie de l'histoire — fit connaître beaucoup davantage la théorie de relativité, du moins de nom, au large public que son contenu scientifique. La théorie d'une relativité restreinte parut en 1916, en plein milieu de la première guerre mondiale. C'était justement l'époque où presque tous les idéaux d'une longue période de sécurité s'écroulèrent et où le slogan de relativité fut attaché aux valeurs morales. Einstein ne met pas en doute

les valeurs de la morale et ses théories se confinent strictement dans le domaine de la physique. C'est plutôt Nietzsche qui en cette époque trouble de la fin du siècle avait proposé la relativité en moral.

Cette introduction faite nous voulons jeter un regard sur le travail du monde savant qui finalement avait permis à Einstein d'établir ses idées d'une relativité restreinte et plus tard d'une relativité générale. L'histoire nous prouve partout que le progrès en science repose surtout sur un travail d'équipe continuel. C'est aussi le cas pour les recherches qui menèrent à la théorie de relativité. Le commencement fut fait par la découverte surprenante des rayons X par le physicien allemand Roentgen. Pour la première fois la conviction générale qui voulait que l'atome serait un corpuscule stable et inchangeable fût ébranlée. Immédiatement après un autre savant génial, le physicien français Becquerel, se demandait s'il n'y aurait pas de substances chimiques qui toutes seules émaneraient des rayons. La réponse fut obtenue par le minerai urane et peu de temps après le couple Curie réussit la séparation de deux éléments nouveaux de ce minerai, le polonium et le radium, qui émanent des rayons d'une force de pénétration extraordinaire. L'on venait, après, de constater que les rayons projetés de l'élément radium étaient en réalité des corpuscules infiniment petits de l'élément hélium. C'était une réelle révolution dans la physique. Désormais il fallait délaisser l'idée d'un atome en repos intérieur, absolu et incompliqué. L'atome s'avérait comme un corps extrêmement compliqué et dans une transformation plus ou moins continuelle. L'absolu de l'atome était parti et nous entrons, en ce qui concerne le concept de la matière, dans l'ère de la relativité. Pour mieux connaître la nature nouvelle de l'atome l'on essayait tous les moyens conventionnels de la physique et de la chimie, hautes températures, pressions, etc., pour pénétrer à l'intérieur de l'atome, c'est-à-dire pour percer la couche qui sépare le nucléon de la nuée d'électrons. Les moyens classiques échouèrent et il fallait la génialité d'un Rutherford qui employait les rayons alpha du radium pour bombarder une quantité de l'élément nitrogène. Cette expérience donnait un résultat encore plus révolutionnaire en démontrant

qu'une partie du nitrogène s'était transformée en oxygène. Le très vieux rêve des alchimistes, la transformation d'un élément en un autre, s'était enfin réalisé. Quelques années plus tard et à la suite d'une accumulation d'autres découvertes la matière fut considérée non comme quelque chose de solide et tangible mais plutôt comme une accumulation plus ou moins durable de l'énergie. A côté de ces recherches un autre savant, le physicien allemand Planck, venait d'établir une autre théorie sensationnelle qui portait sur la nature de la lumière. Celle-ci était jusqu'à cette date considérée comme l'oscillation d'un éther hypothétique remplissant l'espace stellaire. Selon les découvertes de Planck la lumière n'était qu'un et continuel de très petits corpuscules comparable au jeu d'un jet d'eau. Cette découverte se rangeait bien dans le nouveau concept de l'atome. C'était une nouvelle ère qui venait de s'ouvrir en physique. A côté de la macrophysique, qui embrasse aussi la mécanique céleste, la microphysique qui s'occupe de la structure de l'atome gagnait le premier plan. Citons parmi les grands noms celui du physicien Bohr qui imagina le premier modèle de l'atome et le physicien Heisenberg qui tira la conclusion la plus importante de la révolution en physique par la preuve que la loi fondamentale du système newtonien, la causalité, n'avait pas de valeur pour notre connaissance du mouvement de l'essaim d'électrons qui entoure le nucléon de l'atome. Il était donc impossible de calculer d'avance la vitesse et la position d'un électron et de ce fait, la mathématique qui depuis le XVIIIe siècle était la maîtresse absolue en physique, voyait pour la première fois ébranler son empire. Ce n'était pas seulement le système de Newton mais aussi la valeur de la mathématique qui fut en sorte mise en doute.

Ce petit coup d'œil sur le développement historique en physique nous permet maintenant de nous occuper plus spécialement avec cette théorie d'une relativité restreinte qu'avait formulée Einstein en 1905 et dont certains éléments importants, comme l'idée de l'unité du temps physique avec l'espace, furent mis en formules mathématiques par le mathématicien Minkowski. La première partie de cette théorie affirme

que la masse d'un corps en mouvement ayant une vitesse égale ou s'approchant à la vélocité de la lumière — c'est-à-dire l'inertie de cette masse exprimée par un nombre — n'est pas comme on l'avait pensé avant Einstein, une grandeur constante. Cette théorie fut en effet confirmée depuis qu'on pouvait accélérer dans un cyclotron les électrons à une vitesse approchant celle de la lumière. La deuxième partie de la théorie d'une relativité restreinte d'Einstein affirme que toute masse en repos représente aussi une très grande énergie et inversement tout énergie une très petite masse. Avec un autre terme, il existe une équivalence absolue entre une masse et l'énergie qu'elle représente. Cette découverte d'Einstein est un réel progrès sur le chemin de la formulation imposée par la nouvelle vision du monde physique depuis Roentgen et Becquerel. C'était en quelque sorte aussi un coup mortel aux théories newtoniennes et Einstein s'acharnait à démolir complètement Newton en physique dans la suite de ses recherches. Le résultat inachevé de ses efforts est une théorie d'une relativité générale. Annotons d'abord qu'Einstein n'est pas parvenu à formuler d'une façon complète et satisfaisante cette théorie. La mort l'a arraché au milieu de ce travail. Il n'est pas possible ici d'entrer dans le détail de cette théorie très compliquée. En substance elle s'efforce de démontrer l'interchangeabilité de certaines notions fondamentales en physique, telles que gravitation, énergie, matière, inertie, temps et espace. Tous les concepts et tous les mouvements trouvent leur solution finale dans un champ de gravitation hypothétique. Sans se pencher sur les écrits d'Einstein il est à peu près impossible de se former une idée de l'immensité du travail accompli en cette matière par ce savant.

Einstein, dans sa première théorie de relativité s'est contenté de rester à l'intérieur du domaine de la physique. Par contre dans sa théorie d'une relativité générale il empiète sur le terrain appartenant à la philosophie. Il ne s'agit plus seulement d'établir des équivalences mais plutôt de mettre en une relation fixe certaines notions de base qui, bien qu'elles soient en usage en physique ont leur origine indiscutablement dans la philosophie. Ici il n'arrive pas seulement à Einstein mais au plus grand

nombre de physiciens d'employer ces notions comme des réalités tandis qu'elles ne sont en vérité que des créations du cerveau humain, des idées platoniciennes ou bien des choses construites par notre raison — *ens rationis* — pour faciliter notre travail d'imagination. Il est peut-être étonnant de dire de l'atome qu'il est un *ens rationis* en nos jours où ce même atome est mesuré, pesé et fissé. Il est vrai que nous avons pris la mesure et le poids de quelque chose que nous faisons finalement exploser. Cela ne change en rien que même aujourd'hui nous ne savons pas ce que c'est en réalité un atome. Nous ne savons non plus beaucoup de choses sur la nature même de la gravitation et il n'est nullement prouvé qu'elle existe en réalité. Cette *ignorantia* fut amplement démontrée pour la matière par la microphysique et nous sommes encore très loin de donner une explication entièrement satisfaisante de ce qu'est, même en physique, le temps ou l'espace. Il ne faut pas être grand clerc pour arriver à la constatation qu'une théorie basée sur tant d'incertitudes ne peut pas être érigée en dogme. Nous avons déjà remarqué que cette théorie restait inachevée après la mort du savant. Elle ne pouvait non plus persuader les physiciens de l'atome qui suivent plutôt les théories de Plank sur les *quanta* et qui sont souvent en contradiction avec les énoncés d'Einstein. Un autre coup très dru contre la relativité générale fut porté par la spectrographie astronomique qui parvenait à observer dans les spectres des nébuleuses lointaines que les lignes *H* et *K* se transportent lentement vers le rouge. Ceci traduit en langage ordinaire veut dire que toutes ces nébuleuses qui entourent le système de notre voie lactée s'éloignent avec une vitesse vertigineuse de nous. Si nous sommes de cette manière un point central en repos il existe donc un mouvement absolu. Cette observation, il faut en convenir, est très incommode pour les adeptes d'une relativité générale en physique et il ne manque pas d'explications de ce phénomène — par exemple une déviation de la lumière par la gravitation ou un ralentissement par la poussière cosmique — mais jusqu'à cette date sans fondement scientifiquement démontrable. Comme nous l'avons dit, les théories d'Einstein s'expriment par des équations différentielles et, même parmi les mathématiciens les plus

célèbres, il est aujourd'hui un secret de polichinelle qu'une preuve mathématique ne doit pas nécessairement contenir une réalité physique. C'est très clair puisque la mathématique est constituée par des abstractions logiques qui n'ont aucun rapport immédiat et direct avec les choses du monde physique. Il n'est pas non plus dit qu'il n'y ait pas la possibilité d'une physique sans ou seulement avec un minimum de mathématique. On se souvient de la guerre scientifique qu'avait livrée Goethe dans sa *Farbenlehre* à la suprématie de la mathématique en optique et en outre de l'expérience faite par le physicien Lénard.

Il est vrai que les théories einsteiniennes et, comme nous l'avons raconté, de ses prédécesseurs ont fait révolution en physique. Est-il donc vrai que Newton est définitivement jeté de son piédestal ? Nous ne le croyons pas. Tout d'abord les démolisseurs de sa théorie emploient la même mathématique et par conséquent ne parviennent guère de l'idée logique à la réalité des choses. La théorie d'une relativité restreinte d'Einstein s'est confirmée seulement pour des corps voyageant à la vitesse de la lumière, c'est-à-dire des corpuscules ou autres *ens rationis* infiniment petits qui entrent en existence seulement là où l'atome est désintégré. Le système de Newton garde sa valeur, bien qu'il y ait des exceptions, partout où il s'agit d'un mouvement relativement lent, c'est-à-dire partout où se meuvent des atomes ou des corps constitués d'atomes intacts. Il y a donc seulement révolution en physique en ce sens que le champ de vision s'est élargi et aussi longtemps que cet élargissement n'est pas rentré dans un cadre harmonieux avec la physique que nous appelons classique.

En résumé nous arriverons à la constatation que le travail d'Einstein a apporté à la physique théorique un progrès sensible mais qu'il serait largement exagéré de dire qu'il aurait en substance changé notre vision du monde physique ou qu'il aurait élargi les théories existantes de connaissance.

A. Ch. De Guttenberg

La méthode de service social des groupes

La profession du service social ne limite pas son travail à l'action exercée auprès de l'individu et de son milieu immédiat. Elle diminuerait considérablement l'envergure de sa mission si elle ne s'intéressait pas aussi directement aux aspects collectifs de la vie humaine. Voilà pourquoi, à côté de la méthode du service social personnel, dont les principes et les techniques se sont élaborés depuis les débuts de la profession, on a vu se développer, au cours des quinze dernières années, deux autres méthodes connues respectivement sous le nom de service social des groupes et d'organisation communautaire.

Trois méthodes en service social

Quelle que soit la spécialité qu'il ait embrassée, le travailleur social demeure essentiellement au service de la personne humaine, soit qu'il l'aide à reconnaître et à résoudre les difficultés intimes qui sont pour elle une occasion de conflits intérieurs, soit qu'il facilite ses relations avec son milieu familial, professionnel ou social. Le service social a donc pour but d'*améliorer les relations humaines* et c'est au moyen de relations entre le client et le professionnel qu'il accomplit sa tâche. La nature même du *service social personnel* demande une relation d'individu à individu, par laquelle le travailleur social aide le client à mieux voir ses problèmes et leurs causes et à établir des liens plus harmonieux avec son entourage. Le *service social des groupes* vise des objectifs similaires mais cherche à les atteindre par l'intermédiaire d'une situation de groupe (très souvent à l'occasion de l'organisation des loisirs). Dans cette situation de groupe, l'être humain, dès l'épanouissement de ses aptitudes à la vie collective, à partir de huit ou neuf ans, satisfait ses besoins d'adaptation à lui-même et à autrui. Il s'y trouve en relation avec le travailleur social et avec les autres membres, à la fois comme individu et comme partie de la collectivité qui devient à son égard un milieu spécial d'observation et de traitement social. Le service social des groupes se préoccupe donc et de l'individu et du

groupe ; il n'a pas seulement en vue la pénétration des conflits personnels mais aussi la réalisation d'une pensée et d'une action communes au sein du groupe, pour la poursuite de buts socialement désirables choisis par les membres.

Enfin, dans l'*inter-groupe*, qui constitue le principal champ d'action de l'*organisation communautaire*, l'individu ne se représente plus uniquement lui-même, avec ses problèmes et ses besoins, et le travailleur social n'est plus principalement intéressé à faciliter son adaptation au groupe en tant qu'individu. Le membre de l'inter-groupe est le représentant d'un ou de plusieurs groupes et il entre en rapport avec les représentants d'autres groupes pour la poursuite de buts sociaux déterminés par l'intérêt commun. Les conseils directeurs de centres de loisirs seraient, par exemple, un champ d'application intéressant pour le service social inter-groupe. On voit donc que les trois méthodes constituent en quelque sorte trois étapes dans l'œuvre de l'éducation sociale de la personne humaine ; théoriquement, la formation acquise avec l'aide du service social personnel et du service social des groupes devrait être assez réussie chez l'individu engagé dans l'inter-groupe, pour lui permettre de s'effacer derrière la représentation qui lui incombe et d'avoir en vue non pas son intérêt personnel mais l'avantage des groupes qui l'ont délégué et celui de l'inter-groupe.

EPOQUE MODERNE, ÈRE DE VIE COLLECTIVE

Nul ne saurait contester que l'époque moderne est par excellence l'ère de l'association et de la vie groupale extra-familiale. Ainsi, pour suppléer la famille dans la fonction récréative qu'elle n'est plus souvent capable de remplir à l'égard de ses membres, faute d'espace, de facilités matérielles ou faute de compréhension ou de préparation chez les parents, on a multiplié et on multipliera de plus en plus les centres paroissiaux et sociaux et les œuvres d'organisation des loisirs. Pour assister la famille et l'école dans leur action éducative sur l'enfance et la jeunesse, on a vu surgir de multiples mouvements de formation religieuse et sociale : groupements d'action catholique, scoutisme, guidisme, patronages, colonies de

vacances, œuvres des terrains de jeux, etc. Plusieurs ont accusé ces organisations d'avoir disloqué la famille et ont réclamé leur suppression ou du moins leur mise en défaveur. Ceux-là oubliaient peut-être que les groupements extra-familiaux ne sont qu'une conséquence obligée de l'extraordinaire développement social actuel. Les moyens modernes de transport et de communication peuvent, en quelques heures ou en quelques secondes, établir, par la présence ou par la parole, le contact entre les hommes de toutes les parties du monde. Pour penser moderne, il faut penser mondial. Rien donc d'étonnant à ce que la cellule familiale soit incapable de résoudre à elle seule les problèmes posés par un tel état de choses, et de former les hommes de demain à l'échelle du milieu extensible dans lequel ils devront vivre et qu'ils devront surtout organiser humainement.

Il faut mentionner encore la volonté exprimée par les derniers Souverains Pontifes, que l'on confie à des groupements intermédiaires, tels que les organisations professionnelles et autres corps sociaux secondaires, les fonctions d'assistance et d'éducation sociale dont la famille ne peut plus s'acquitter et qui ne sauraient être abandonnées à l'Etat, pour garantir précisément les droits et l'autonomie des individus et ceux des groupements secondaires. Ce simple énoncé d'idées dont le développement pourrait entraîner très loin, suffit, semble-t-il, pour établir l'importance des groupes extra-familiaux et extra-scolaires qui invitent les jeunes et les adultes d'aujourd'hui à prendre leurs responsabilités sociales et à s'exercer à la collaboration. Cet exposé souligne aussi l'urgente nécessité de confier à des éducateurs compétents l'orientation de ces collectivités dont l'influence peut être si profonde dans la vie de l'homme moderne. Le travailleur social des groupes, diplômé d'une école universitaire de service social, est adéquatement préparé à faire bénéficier enfants et adultes de l'action formatrice des associations éducatives ou récréatives qu'ils fréquentent. Il fait à la fois de la *prévention* en orientant, par exemple, l'activité des groupements naturels de jeunes qui verseraient facilement dans la délinquance, du *traitement* en aidant les membres des groupes à s'adapter les uns aux autres, et de l'*éducation* en entraînant ses clients à

diriger et à évaluer eux-mêmes l'activité de leur groupe, dans la bonne entente et la coopération.

SERVICE SOCIAL DES GROUPES

On a défini le service social des groupes « un processus éducatif par lequel le travailleur social aide les individus à se créer des relations groupales satisfaisantes, relations qui les feront croître ou progresser du point de vue émotif et intellectuel et qui les rendront capables d'agir plus efficacement dans leur communauté et dans d'autres groupes à portée sociale » [1].

Le service social des groupes poursuit donc deux buts essentiels et inséparables : *a) le développement de la personnalité de chaque membre et l'adaptation de cette personnalité à celle des autres membres du groupe*, à l'occasion des contacts fournis par les réunions régulières ; *b) l'utilisation du groupe dans son ensemble pour la réalisation de fins socialement désirables.* Ces fins doivent toujours être concrètement exprimées et peuvent varier en importance, soit qu'il s'agisse d'un groupe récréatif d'enfants où l'on vise surtout à obtenir une meilleure coopération entre les individus au cours de leurs jeux, ou d'un groupement d'adultes intéressés à l'avancement de la communauté paroissiale ou du quartier dans lequel ils vivent.

Un exemple tiré du dossier d'une réunion de jeunes femmes aidera à mieux comprendre ce que peut représenter le but ainsi recherché par un groupe de service social :

> « Madame B., la présidente, déclara que la prochaine question à étudier était celle de l'érection d'un magasin général dans le quartier. Elle se leva et montra une lettre reçue en réponse à celle qu'elle avait écrite au Conseil de Ville pour demander quelles démarches il faudrait entreprendre en vue de l'obtention de ce magasin. Après avoir lu cette réponse où l'on disait qu'il serait difficile d'établir un poste de commerce dans la communauté, à cause de certaines prévisions locales et fédérales, madame B. ajouta que le groupe pouvait au moins commencer à persuader son entourage qu'il fallait faire quelque chose pour obtenir le magasin. La plupart des jeunes femmes parurent découragées mais madame B. poursuivit : « Si un nombre suffisant de personnes le veulent, nous devrions l'obtenir ». La travailleuse sociale fit remarquer que madame B. avait certainement raison et que si plusieurs citoyens désiraient le magasin et que leur désir fût reconnu d'utilité publique, on pouvait sûrement réussir.

---

1. GERTRUDE WILSON, *Group Work and Case Work, Their Relationship and Practice.* New York, Family Welfare Association of America, 1941, p. 14.

Le gérant de la ville, invité par madame B., arriva sur les entrefaites et expliqua tout le problème. Quand il fut parti, les dames discutèrent de sa causerie et décidèrent qu'elles continueraient leurs démarches pour obtenir le magasin. Elles étaient toutes intéressées et satisfaites d'avoir fait un pas vers le succès. Il se manifesta aussi dans le groupe un sentiment d'union plus profonde à cause de cette décision collective et de cet effort concerté ».

Ce groupe de jeunes femmes se réunissait dans un centre paroissial et s'occupait d'organisation des loisirs et d'action sociale. Il faut pourtant mentionner que la méthode du service social des groupes est non seulement applicable à toutes les catégories d'enfants, d'adolescents et d'adultes qui fréquentent les centres de loisirs, les colonies de vacances, les œuvres de jeunesse et d'action catholique, mais encore à la population des orphelinats, des écoles de protection, des institutions pénales, des hospices et de certains hôpitaux, comme ceux qui hébergent les anciens combattants et les tuberculeux. Le rôle particulier du travailleur social des groupes dans la clinique psychiatrique pour enfants ou adultes doit aussi être souligné.

Formation psychologique et sociologique du travailleur social des groupes

Le double but poursuivi par la méthode du service social des groupes requiert du travailleur social une solide formation psychologique et sociologique, puisqu'il a à connaître et à interpréter les réactions individuelles du comportement humain, en même temps que les processus qui agissent au sein de tout groupe. Il lui faut aussi, pour se faire accepter et exercer l'influence voulue sur les membres, posséder certaines techniques éducatives et récréatives qui lui serviront d'outils pour aider à l'amélioration des comportements individuels et pour faciliter l'avancement du groupe. Partant de ce principe que l'intérêt exprimé par un membre pour telle activité ou pour tel sujet de discussion est souvent le symptôme d'un besoin chez ce membre, le travailleur social demeure à l'affût de toute expression d'intérêt, et veille à ce que le programme d'activités choisies réponde réellement aux besoins des individus. On voit donc que, dans le service social des groupes, le programme récréatif ou culturel n'est pas tant utilisé

pour sa valeur intrinsèque que pour ses propriétés thérapeutiques en vue de la solution de problèmes émotifs personnels, ou pour la valeur d'intégration qu'il apporte au groupe dans son ensemble. Ainsi, en apprenant à découvrir les causes de l'agressivité ou de la timidité de tel ou tel membre, le travailleur social se préoccupe d'apprendre en même temps comment le modelage, l'art dramatique, le travail manuel ou la musique peuvent aider le membre à vaincre son agressivité ou sa timidité et, partant, à s'en libérer pour mieux agir dans et avec le groupe. Ou encore, en constatant que certaines différences économiques ou sociales entre les individus empêchent le groupe de fonctionner harmonieusement, le travailleur social en vient à penser que l'introduction d'un intéressant projet collectif pourrait faciliter la fusion du groupe.

Il va de soi qu'un travail aussi intensif et aussi profond ne peut s'exécuter que sur un groupe assez restreint quant au nombre, assez homogène quant à l'âge et aux intérêts et assez régulièrement fréquenté par les mêmes membres auxquels on laisse toutefois pleine liberté dans leur adhésion au groupe. Cette remarque souligne l'impossibilité de réaliser une éducation individualisée et socialisée à ce point dans un groupe massif et changeant. Il y a peu d'inconvénients à ce que l'instructeur d'arts ou le meneur de jeux dirige des groupes nombreux car son objectif n'est pas la pénétration des problèmes d'adaptation individuelle ou sociale des membres et leur solution avec l'aide de la technique récréative, mais l'enseignement de la technique pour elle-même. Le travailleur social, pour sa part, rédige des dossiers extrêmement minutieux et détaillés sur les réactions de chacun des membres à chaque réunion et il ne peut travailler avec efficacité que sur quinze ou vingt individus à la fois au maximum.

En plus de posséder les principes de la psychologie individuelle et les techniques d'observation, d'enquête et d'interprétation indispensables au travailleur social personnel, le travailleur social des groupes se familiarise encore avec les concepts sociologiques d'interaction, d'adaptation, de lien, d'acceptation, de statut et autres, et avec les techniques sociométriques qui sont nécessaires à la compréhension de la vie mouvante et

complexe des collectivités. Un groupe ne fonctionnera vraiment qu'à l'instant où un lien se sera formé entre les membres, où il existera chez eux une conscience de groupe. Quelle est la physionomie du groupe au moment où le travailleur social en prend charge ? Est-ce un groupe naturel, un groupe d'amitié, déjà animé par une conscience commune, sans cependant qu'il y existe cette « conscience de former une communauté » qui postule la pensée et l'action collectives ? Est-ce un groupe organisé, rapaillé, où même le lien le plus élémentaire reste à créer entre les membres ? Le groupe a-t-il déjà un but, une raison d'être, ou sera-ce le travail de l'éducateur de suggérer, d'indiquer l'action à entreprendre, en partant non du point où il voudrait que les membres soient, mais bien du point où ils se trouvent en toute vérité ?

Pour qu'un groupe existe comme tel, il faut encore que les membres aient un minimum d'acceptation mutuelle. Le travailleur social se tient au courant du statut accordé à chaque individu dans l'ensemble et des points de personnalité positifs ou négatifs qui conditionnent ce statut. L'exemple suivant illustrera toute la délicatesse du rôle du travailleur social à ce sujet.

> « Jacques et Richard ont le moindre degré d'acceptation dans le groupe. Jacques est encore toléré parce qu'il parle peu et ne s'oppose jamais à personne. Il est paisible, fait ce qu'on lui dit de faire et se laisse battre par les autres. La travailleuse sociale essaie actuellement d'aider Jacques à acquérir un meilleur statut en lui inspirant plus de confiance en lui-même.
>
> Par contre, le degré d'acceptation accordé à Richard est encore plus bas. Il fut le dernier membre à être invité à entrer dans le groupe. Il n'est pas aimé parce qu'il est bruyant, rude et vantard, n'observe pas les règles des jeux et se fâche pour des riens. La travailleuse sociale va tenter de lui donner plus de sécurité en essayant de le comprendre et de s'occuper de lui spécialement. Le fait d'appartenir au groupe l'aide également à se rendre plus acceptable en l'obligeant à jouer avec plus d'honnêteté s'il veut continuer à assister aux réunions ».

L'éducateur social est aussi tenu de reconnaître les constellations sans cesse mouvantes des sous-groupes qui influent sur le comportement et sur l'unité du groupe ; ces sous-groupes exercent une action importante dans l'émergence et dans la solution des conflits de personnalités et d'idées. L'illustration qui va suivre décrit le rôle joué par les sous-groupes et par le choix du programme, en relation avec la création et les fluctuations de l'esprit de corps dans un groupe d'adolescentes.

« Au début, quand l'enthousiasme régnait à son plus haut degré, il y eut manifestation d'un fort esprit de corps. C'est pendant cette période que le groupe se choisit un nom et que des officiers y furent élus. Puis, quand les sous-groupes commencèrent à se dessiner nettement, en coïncidence avec le choix des travaux manuels, il sembla y avoir très peu d'union entre les membres de la collectivité entière. Les sous-groupes fonctionnaient comme des entités et se préoccupaient peu du groupe total. La travailleuse sociale modifia alors consciemment ce processus en présentant une activité qui englobait tout le groupe à la fois. Il fut intéressant de constater que lorsque les jeunes filles se firent des chapeaux, chaque sous-groupe choisit une couleur particulière, indiquant par là que l'esprit de corps était alors plus fort dans les sous-groupes que dans le groupe total. Plus tard, quand on cousit des parures de tête, le groupe discuta pour savoir si tous les membres les porteraient à la partie de football de l'œuvre. Ceci indiquait qu'elles s'identifiaient alors au groupe total. Elles manifestèrent leur plus haut degré d'esprit de corps à l'époque de l'organisation de la fête mixte de Noël. Ce fut alors qu'elles constatèrent que le groupe leur procurait des occasions de rencontres qui eussent été totalement inexistantes pour elles en tant qu'individus. Le lien à l'intérieur du groupe devint donc de plus en plus fort à mesure que la date de la fête approchait ».

Les formes individuelles et collectives de contrôle constituent encore une partie importante de l'information nécessaire au travailleur social des groupes. Contrôle des règlements de l'œuvre ou du centre qui accueille le groupe ; contrôle de la constitution écrite ou tacite que les membres se donnent ; contrôle du travailleur social en tant que représentant de l'autorité ; contrôle des officiers élus ou des chefs naturels. Les qualités de ces chefs naturels peuvent se révéler à tout moment et le travailleur social, bien loin de leur disputer l'influence, les soutient dans l'exercice de leurs aptitudes à la direction. Tous les membres d'un groupe peuvent ainsi démontrer tour à tour une habileté personnelle qui ne demande qu'à s'extérioriser pourvu que la vie du groupe en appelle la manifestation.

« Comme la situation se modifiait au cours de la réunion, quelques-unes des jeunes femmes montrèrent des capacités ou exprimèrent des idées qui les firent accepter comme chefs pour un temps. Dans la conversation du début, madame J. parut diriger. Elle fut joyeuse, volubile et aimable. Elle donna des suggestions qui furent écoutées au sujet des rafraîchissements à servir à la prochaine réunion.

A ce moment, madame P. était plus effacée mais, plus tard, elle démontra une habileté que le groupe approuva et prit la direction de l'activité en enseignant aux membres comment fabriquer des boucles d'oreille. Elle aida à hâter le service des rafraîchissements et trouva une fourchette pour remuer le sucre alors qu'il était impossible de découvrir des cuillers. Elle prouva aussi son esprit pratique en proposant d'utiliser des serviettes de papier pour essuyer la vaisselle.

Madame B. déploya à son tour des qualités d'imagination qui captivèrent l'intérêt. Elle avait des idées pour la fabrication de jolis tabliers. Elle indiqua au groupe comment ajuster les boucles d'oreille en plastique en versant un peu d'eau chaude sur la boucle et en la pliant à l'angle voulu.

Ces trois jeunes femmes furent les chefs naturels du groupe aujourd'hui ».

La méthode de service social des groupes

D'autre part, on sait que le service social des groupes se propose d'aider chaque individu à accomplir un travail réel dans l'action collective et dans l'évaluation de cette action. Les procédés de délibération et de prise de décision utilisés dans le groupe doivent donc être tels qu'ils permettent à chaque membre d'avoir voix au chapitre, comme aussi d'apprendre à se conformer dans l'ordre aux conclusions adoptées, conclusions qui demeurent irrévocables sans le consentement de tout le groupe. Enfin, le travailleur social aide le groupe à créer ou à accepter des règles d'appréciation et de conduite qui soient conformes aux exigences du vrai et du bien.

Le service social des groupes dans l'éducation populaire et dans l'organisation des loisirs

Il semble que la méthode du service social des groupes soit appelée à se développer considérablement dans les œuvres d'éducation populaire et d'organisation des loisirs chez nous. Qu'il s'agisse de groupes récréatifs se réunissant dans les centres de loisirs ou de cercles d'étude et de délibération, on voit quel rôle novateur le travailleur social pourrait jouer auprès de ces collectivités. Utilisant l'activité récréative ou culturelle comme un outil qui lui permettrait d'entrer en contact avec le groupe, il pourrait sans doute former suffisamment les membres pour qu'une part considérable de responsabilité en vienne à reposer précisément sur ceux que les organisateurs de loisirs et éducateurs sociaux doivent et veulent rendre conscients de leurs responsabilités. Les groupes, agissant de concert avec les travailleurs sociaux, pourraient déléguer à la direction des organismes d'éducation populaire et des centres de loisirs, des représentants choisis dans leur sein, représentants qui seraient en mesure de trouver et d'exposer les véritables besoins de leurs concitoyens et de chercher eux-mêmes des solutions aux problèmes locaux. On ne saurait trop répéter que la source la plus profonde de la puissance régénératrice de l'éducation populaire ne réside pas dans ce que l'éducateur peut faire pour le peuple, mais bien dans ce qu'il peut réaliser avec le peuple.

Le rôle possible du travailleur social des groupes dans les milieux récréatifs et éducatifs ordinaires paraît suffisamment illustré pour qu'il ne soit pas indispensable d'y insister davantage. On le voit, il s'agit de beaucoup plus que d'une récréation organisée s'adressant à des groupes sélectionnés. Il s'agit d'utiliser le programme récréatif pour développer les personnalités et pour résoudre les problèmes de mésadaptation : il s'agit de faire servir toute l'activité du groupe à l'éducation sociale de chaque membre.

Pour compléter cet exposé général, on décrira brièvement l'application de la méthode dans un milieu institutionnel, dans un centre psychiatrique et dans le domaine hospitalier.

A L'INSTITUTION POUR DÉLINQUANTS

Dans les milieux institutionnels, comme les orphelinats ou les écoles de protection, on souligne aussi les avantages de l'utilisation de la méthode du service social des groupes. Une travailleuse sociale fut récemment chargée d'une expérience de travail avec groupes dans un centre d'observation pour délinquants au Minnesota.

Parmi les soixante-dix garçons de onze à vingt ans qui se trouvaient au centre, vingt et un, dont la moyenne d'âge était de treize ans, donnèrent leur nom et participèrent à la vie du groupe, qui fonctionna pendant un mois, à raison de deux réunions de deux heures chaque jour. Il y eut des réunions à activité libre et, pour ceux qui le désiraient, des réunions de discussion et d'étude, portant principalement sur les problèmes de la réadaptation du délinquant. Enfin, la travailleuse sociale eut aussi des entrevues individuelles avec certains garçons présentant des cas spéciaux. Les principales conclusions de cette étude mirent en évidence les points suivants : 1) la surprise et la crainte que les délinquants manifestèrent à cause de la liberté qui leur était octroyée dans le groupe, et l'emploi de plus en plus facile qu'ils firent ensuite de cette liberté en se choisissant, par mode d'élection, des officiers décorés des noms de maire, juge, policier, shérif et officier de probation ; 2) le désir exprimé par l'un de ces officiers

de punir les autres comme il avait été puni et le danger ainsi manifesté de confier à un tel groupe toutes espèces de contrôle, sauf avec l'aide continue d'un adulte ; 3) le progrès qu'accomplirent les garçons dans l'usage de la discipline personnelle, jusqu'à participer à un pique-nique à l'extérieur sans abuser aucunement de leur liberté ; 4) la nécessité de faire des recherches et de publier de la documentation sur les difficultés de réadaptation rencontrées par les enfants délinquants ; 5) l'utilité, pour le travailleur social des groupes d'institution, de servir de lien entre l'enfant sorti de l'institution et les autres œuvres de service social qui, à l'intérieur de la communauté, peuvent faciliter la réintégration dans les groupes sociaux réguliers [1].

Dans la clinique psychiatrique externe

Le traitement spécifique de la thérapie de groupe à la clinique pour enfants consiste en des réunions collectives, organisées une fois la semaine pour les jeunes clients désignés, sous l'égide d'un travailleur social des groupes qui oriente leurs jeux et leur activité. Bien entendu, le psychiatre, qui a recommandé la thérapie de groupe, continue à suivre individuellement l'enfant et contrôle les résultats de l'expérience en cours. Les parents des enfants groupés bénéficient en même temps de l'aide régulière de praticiens du service social personnel. Certaines cliniques ont jugé bon de réunir aussi collectivement en assemblées périodiques les mères des jeunes clients. Le travailleur social des groupes discute alors avec elles des situations occasionnées par le comportement de leurs enfants et par leurs réactions à ce comportement ; on peut accomplir par là un travail extrêmement profitable.

Le psychiatre conseille généralement la thérapie de groupe à des enfants ou à des adolescents présentant des problèmes et des besoins tels que ceux-ci : besoin de fréquenter un groupe à participation libre, à cause de fortes tensions émotives et d'incapacité de partager les jeux des autres

1. Gisela Konopka, *Therapeutic Group Work With Children*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1949, passim.

enfants ; besoin de secours particulier pour se socialiser et acquérir de la confiance en soi-même ; besoin d'une préparation lente et bien dirigée pour les contacts sociaux requis par la fréquentation scolaire ; besoin de trouver de bons camarades afin de contrebalancer l'influence d'un groupe à tendances antisociales ; besoin de saine récréation et d'acceptation par les contemporains et les adultes, à cause d'un rejet de la part des parents, etc.

Le groupe thérapeutique se forme par des adhésions volontaires et la libre acceptation du membre constitue l'un des points de départ du traitement. On y réunit un nombre restreint de clients, cinq ou six ordinairement, et on veille à ce que l'écart d'âge entre eux ne dépasse guère une limite de deux ans. Les réunions peuvent durer quelques semaines ou se prolonger pendant plusieurs mois, suivant les cas.

Enfin, comme on l'a mentionné plus haut, la thérapie de groupe s'emploie aussi avec succès auprès des adultes, dans les hôpitaux pour malades nerveux et, spécialement, dans ceux qui hébergent certains types de mésadaptés et certaines classes de vétérans de la dernière guerre.

Dans le domaine hospitalier

La méthode du service social des groupes dans le milieu hospitalier peut s'utiliser avec fruit auprès du personnel, pendant les heures de loisirs, et auprès des malades, dans certaines conditions spéciales.

Auprès du personnel, par exemple, auprès des aides si nombreuses employées dans les institutions hospitalières, le travailleur social des groupes peut agir comme coordonnateur et orienter des activités de loisirs. Fidèle à son principe d'aider les gens à s'aider eux-mêmes, il met en valeur les ressources du milieu, les talents et les aptitudes naturelles à la direction, pour transformer les périodes de loisirs non seulement en périodes d'amusement, mais en véritables périodes d'éducation sociale, au cours desquelles se trouvera peut-être la solution des problèmes de personnalité et d'adaptation qui expliquent les courtes durées d'emploi si fréquentes en ce domaine.

Auprès des malades, il suffit de se rappeler certaines caractéristiques psychologiques de toute personne hospitalisée pendant un laps de temps appréciable, pour admettre les possibilités du service social des groupes à l'hôpital.

Chacun sait que les meilleurs traitements médicaux ou chirurgicaux échouent quand le moral d'un patient, tel que le tuberculeux, le malade osseux ou le névrotique, tend obstinément à se maintenir à un bas niveau.

L'amertume de l'isolement, l'impression d'être seul à souffrir de telle façon et à connaître tels problèmes, la peur secrète qui accompagne le désir de réintégrer la vie normale, sont des sentiments communs, souvent néfastes à l'hospitalisé. On a si bien reconnu l'utilité de la méthode du service social des groupes pour contrebalancer ces fâcheuses influences que plusieurs institutions hospitalières, surtout américaines, ont invité un travailleur social des groupes à se joindre à l'équipe du médecin ou du psychiatre, de l'infirmière et du travailleur en service social personnel, déjà mis à la disposition des malades. Avec ses techniques d'approche individuelle et collective, distinctes des techniques de la récréation et de la thérapie par l'occupation, le travailleur social des groupes du milieu hospitalier a déjà à son actif de belles réalisations dont on apporte ici quelques exemples.

Un dossier provenant d'un hôpital de Pittsburgh rapporte un intéressant travail de collaboration réalisé entre une travailleuse du service social personnel et une travailleuse sociale des groupes. Le client était un jeune vétéran, infirme d'une jambe et atteint de mélancolie évolutive. La coopération du malade avec le psychiatre et la travailleuse sociale psychiatrique ne fut rendu possible que par les visites répétées de la travailleuse sociale des groupes. Celle-ci utilisant la passion et le talent du patient pour les cartes, réussit à le sortir peu à peu de sa dépression, en se faisant d'abord donner à elle-même des leçons de bridge, puis en créant, à l'aide du même prétexte, des contacts entre ce malade et d'autres hospitalisés. Après cinq mois de ce travail d'approche, le vétéran accepta enfin de causer avec le psychiatre et permit qu'on communiquât avec sa famille

afin de l'inviter à coopérer à son traitement qui progressa rapidement par la suite.

CONCLUSION

Il faut admettre que presque toute l'œuvre de l'éducation des jeunes et des adultes, dans les heures consacrées aux loisirs et dans différents milieux généraux et spéciaux, est actuellement chez nous entre les mains de bénévoles animés d'un zèle admirable mais qui, de leur propre aveu, ne peuvent suffire à la tâche. La profession du service social peut mettre sur le marché du travail des spécialistes, munis de techniques sûres, qui ne sauraient sans doute remplacer totalement les bénévoles, à cause de l'envergure de la besogne à accomplir, mais qui sont susceptibles d'orienter, de coordonner, de guider l'action des non-professionnels et de faire rendre cent pour un à nos œuvres d'éducation extra-scolaire et extra-familiale. Il faut que le champ d'action s'ouvre largement devant les praticiens du service social des groupes. Alors, il ne fait aucun doute que beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, ayant une vocation d'éducateurs et doués des aptitudes et de l'idéal nécessaires, viendront demander aux écoles de service social de leur dispenser la préparation voulue et feront ensuite bénéficier notre société de toutes les richesses d'une formation et d'un dévouement authentiques.

Simone PARÉ
Secrétaire de l'Ecole de Service social de Laval
et professeur de Service social des groupes.

Le sens des faits

La population canadienne au début du XVIIIe siècle

Préfacé par Gemaehling, le Cahier no 22 de l'Institut national d'études démographiques de Paris est l'œuvre d'un jeune professeur de l'Université de Montréal, J. Henripin, devenu depuis docteur ès sciences économiques de la faculté de Droit de Paris. Méthodique, précis mais pas aux dépens de la certitude, capable d'aligner les statistiques mais aussi de les discuter, nuancé sans pour cela céder aux fausses humilités des éternels incertains, J. Henripin a eu la bonne idée, disons plutôt, pris le risque d'utiliser le Dictionnaire généalogique de Tanguay pour étudier trois phénomènes démographiques de la famille canadienne de 1700-1730: sa nuptialité, sa fécondité et la mortalité infantile. Le premier chapitre de cette étude résume l'histoire du Canada au début du XVIIIe siècle, puis on entre peu à peu dans le sujet, dès la page 19 les premières classifications sont établies. Et voilà qu'on y apprend sans les tirades indécentes d'usage sur le fameux miracle canadien comment une société normale qui évolue dans un cadre naturel, large et sain, même s'il est rude, loin des dictatures de la vie industrielle et urbaine, peut en arriver à doubler le nombre de ses citoyens en dedans de vingt ans, quinze ans même.

A la fin (pp. 111-114) notre jeune auteur propose quelques conclusions, qui sont plutôt des explications supplémentaires d'ordre sociologique : « cette population n'a rencontré que peu d'obstacles économiques à son expension démographique... » « Il faut ajouter le besoin collectif de sécurité contre les sauvages et les Anglais ». Il y aurait aussi à invoquer la conscience religieuse du couple à cette époque, l'honneur qu'on accorde aux familles nombreuses.

Les tableaux et graphiques de J. Henripin sont impressionnants et la technique qui les impose nous invite à lui faire confiance et à écouter ensuite avec plus de précaution les amateurs de statistique. Voici donc un travail franchement original sur un sujet canadien mais de portée universelle. Il intéresse tous ceux qui se posent les problèmes de population.

Benoît Lacroix, O. P.

Mason Wade, élève médiocre de notre « Maître le Passé »

Le livre de Mason Wade sur les Canadiens français a été diversement apprécié depuis sa parution il y a quelques mois, chez MacMillan, à Toronto. Certains, pour la plupart Canadiens anglais, y ont salué un

classique dont le contenu et la facture, à leur dire, ne peuvent que combler les plus exigeants chercheurs en sciences historiques. Les plus entichés ont même insinué que seul un non-canadien pouvait se pencher sur notre histoire avec une telle objectivité. D'autres, des ultra-nationalistes en grande partie, ont fortement chicané l'auteur d'avoir versé dans l'anecdotisme et d'y avoir sacrifié les thèses traditionnelles, amplement prouvées selon eux, sur le « fait français en Amérique ».

Ce que précisément nous ne pardonnons pas à l'auteur c'est d'avoir en 1955 cédé aux attraits aujourd'hui douteux d'une conception « pseudo-classique » de l'histoire. Mason Wade a eu tort, à notre avis, de se contenter de retracer et d'expliquer l'évolution des structures politiques et juridiques de notre peuple, simplifiant ainsi étrangement sa tâche d'historien. Nous convenons que c'est à ce plan qu'un historien peut le plus facilement repérer des reliquats du passé. Mais l'histoire d'un groupe ethnique ne peut se réduire, ainsi qu'en décident encore arbitrairement tant de nos historiens du Québec, aux transformations successives de ses institutions politiques et juridiques. Ces dernières ne constituent souvent que des cristallisations ou des stratifications d'un passé révolu, sans valeur fonctionnelle pour des collectivités en devenir. Le plus riche héritage du passé culturel d'un peuple consiste dans ses éléments de mobilité sociale. En scrutant le passé, un historien ne peut atteindre et dégager ce qu'un peuple a développé au cours de son histoire de possibilités dynamiques ou mieux ce qu'il a acquis de germes de croissance et de dépassements, qu'en se préoccupant sans cesse d'évaluer l'interdépendance et la constante interaction de l'économique et du sociologique sur le politique et le juridique. Ses structures au contraire ne présentent que l'aspect le plus périphérique de la vie d'un groupement humain : elles ne nous révèlent que les valeurs explicites qui ont conditionné son évolution. Pour que ce devenir culturel nous devienne pleinement intelligible, il faudrait l'éclairer à la lumière des valeurs implicites qui ont le plus fortement imposé leurs déterminismes aux options d'un peuple lors des moments décisifs de son histoire.

Nous aurions souhaité que Mason Wade s'emploie à nous rendre attentifs aux répercussions psychologiques de l'expérience collective de la conquête, décidément traumatisante pour nos ancêtres. Il semble bien que nous ayons été longtemps prisonniers de ce passé et que notre psychologie de groupe en ait été marquée. Nous trouverions peut-être là l'explication de nos réflexes de minoritaires au plan national et la raison des mécanismes de compensation et de défense qui trop souvent viennent fausser nos relations avec le groupe anglais. Des comparaisons intéres-

santes auraient pu de là être établies par l'auteur avec ce que certaines écoles historiques nous ont révélé des traits typiques de groupements humains, comparables aux nôtres, qu'un passé de discrimination a repliés sur eux-mêmes dans un ethnocentrisme outré.

Ne tenir compte que des valeurs explicites d'une culture, telles qu'elles se sont manifestées dans la vie officielle d'un peuple, c'est se condamner au point de départ à verser dans le rationalisme le plus simpliste : la vie profonde d'un peuple se joue à d'autres paliers, inaccessibles à l'historien qui n'est en quête que de faits glorieux. On ne retrouve au plan du politique et du juridique qu'une systématisation des rationalisations collectives, camouflant ce qui implicitement ou inconsciemment est venu le plus décisivement déterminer nos comportements de groupe. Si nous réussissions un jour à opérer soigneusement dans notre passé le décalage entre le plan du manifeste et du latent, nos mythes collectifs perdraient vite de leur puissance de mirage et d'envoûtement. Nous aurions alors chance de nous libérer de ce qui se cache de fixations sous nos prétendues fidélités au passé.

L'histoire doit se soucier de plus en plus de s'intégrer aux sciences de l'homme. Elle élargirait ses perspectives et serait à même de formuler des hypothèses autrement fécondes. Elle deviendrait ainsi plus soucieuse de respecter la complexité des phénomènes qu'elle essaie de reconstituer pour nous dans leur authenticité originelle. C'est peut-être aux techniques et aux diverses méthodologies de l'anthropologie culturelle, que l'histoire aurait le plus à emprunter. Le collectif est un donné si relatif, qu'il ne peut se comprendre ni se penser que grâce à des études comparées. Les cent pages que vient de publier Marcel Rioux sur la « Culture de l'Ile Verte » ont plus contribué que les quelque cents volumes de creuse rhétorique, qu'on a écrits sur les fastes épiques de notre pensée, à nous faire saisir ce que recèle d'unique ce précipité historique : l'évolution depuis trois siècles de ces quelque 60 000 français, disputant si âprement à leur vainqueur leur survivance sur le plateau laurentien.

Tant que certains de nos historiens n'auront pas appris à se livrer à ces humbles et patientes explorations, il sera prématuré pour les théologiens de vouloir s'aventurer à opérer un sondage dans l'insondable mystère de notre prédestination comme groupe ethnique en cette part qui nous est dévolue du cosmos. Nos cœurs doivent pour le moment y suppléer et formuler les réponses que leur inspirera notre foi aux exigences terribles de ce monde thermonucléaire que nous devons contribuer à édifier, même s'il nous faut renier certaines fantaisies bucoliques de nos évasions passées.

Bernard MAILHIOT, O. P.

Charles de Foucauld explorateur mystique

Tel est le titre du livre de Michel Carrouges publié dernièrement aux éditions du Cerf. Sans faire oublier la biographie de R. Bazin (parue autrefois chez Plon) celle-ci a l'avantage de profiter de l'expérience sans cesse croissante des Petits Frères et des Petites Sœurs du Père (cf. Montréal, 205 Murray) et surtout des conseils du Père Voillaume, Prieur des Petits Frères de Jésus.

Quant au Petit Frère Charles, M. C. nous le peint tel qu'il fut et tel qu'il est devenu parmi nous : témoin extraordinaire, violent même de l'amour de Dieu, ami des petits et de la pauvreté. Il n'est peut-être pas de saint depuis saint François qui ait su imiter avec autant de précision technique l'idéal de la simplicité évangélique. Le XIIIe siècle volontiers discutant de tout et passionné d'idées avait besoin d'un saint qui le ramenât à la création et à la nature. Dieu lui envoya François. Le XXe siècle, lui, familier de la nature et joueur d'atomes a surtout besoin de redécouvrir l'importance d'une vie humaine. Le solitaire de Nazareth, l'apôtre des Touareg, le « Petit Frère Universel » lui apprendra à aimer les autres jusqu'au don de soi.

Un livre à lire. A cause de son sujet il en vaut des centaines. Tout de même il ne faudrait pas manquer de compléter par *Au cœur des Masses* récemment réédité et classique de la spiritualité catholique contemporaine : plus de 40 000 exemplaires distribués à date.

Michel Ladurantaye

Le défroqué

Mettre un roman à l'écran [1] est une entreprise très hasardeuse, rarement réussie, mais mettre un film en roman est un casse-cou, qui ne peut être justifié que par des soucis pécuniaires. A la lecture du roman *Le défroqué*, on se demande si ce livre ne fait pas de la très mauvaise publicité en faveur du film, s'il ne met pas plutôt en relief les faiblesses réelles du film.

Ce qui saute d'abord aux yeux dans ce roman, c'est la fausseté du personnage central, Morand, le prêtre défroqué. L'auteur, disons plutôt Joannon, a voulu que son prêtre soit à la fois un assoiffé de « pureté » évangélique et un fanatique de la diatribe contre l'Eglise. C'était son droit ; mais on voit mal comment ces deux composantes ne créent pas de conflit dans l'âme du prêtre, qu'elles le laissent tout à fait tranquille

1. *Le défroqué* par Hervé Le Boterf, d'après le film de Léo Joannon. Editions France Empire, Paris, 1954.

dans son cynisme. Tout au long du roman, ce prêtre ne connaît pas de lutte proprement religieuse, cette lutte de l'homme aux prises avec Dieu. Il n'a même pas l'idée de critiquer sa propre critique, au nom de la pureté dont il se réclame.

A la fin, après les deux rencontres stupides d'« apostolat » entre le défroqué et Gérard, le nouveau prêtre, la conversion subite apparaît bien comme un *deus ex machina*, propre à rassurer les bonnes âmes que le roman ou le film aurait pu scandaliser. Victoire de la grâce, dira-t-on, mais, en réalité, piètre victoire, qui appartient beaucoup plus à l'artifice du sensationnel qu'au vrai sens du sacré et à l'art authentique.

Les quelques scènes qui entourent l'entrée de Gérard au séminaire rendent un certain son de vérité humaine, mais les autres épisodes sont mal construit, piqués d'une psychologie sommaire et indiscrète, qui explique vraiment mal les agissements des personnages, leurs revirements subits. A part Morand, les autres personnages sont de pâles fantoches, qui ne se rencontrent que pour faire éclater la colère de Morand, pour écouter ses longues diatribes contre les « impostures » de l'Eglise, ou illustrer celles-ci dans leurs personnes. Les idées de Morand exigent des cobayes d'illustration, et l'action devra les leur donner.

Le style verse souvent dans la rhétorique et le reportage tapageurs. On sent partout une volonté, bien agaçante d'épater par des effets foudroyants. Effets de pétards, en réalité, qui ne touchent aucune corde profonde de l'âme. L'auteur veut à tout prix nous rendre son défroqué sympathique, mais il s'y prend très mal ; il ne le grandit qu'avec les faiblesses et les sottises de son entourage.

Ce roman médiocre tourne autour d'un vieux thème, en littérature et au cinéma : « la religion catholique est peut-être grande, mais tous les catholiques ne le sont pas ». Sujet propre à la sensation cinématographique, mais bien plus délicat que ne l'a soupçonné l'auteur de ce roman. Pour le traiter dans ses vraies dimensions, il lui manquait le sens religieux et dramatique.

Paul-M. Lemaire, O. P.

« Azouk » ou l'éléphant blanc dans la maison, au Gésu

Le théâtre du Nouveau-Monde termine ses spectacles artistiques de l'année, en refermant son rideau sur l'*Eléphant dans la maison* ou *Azouk*, le 21 mai passé.

Azouk est une pièce de gaieté, de joie, de fraîcheur, joué par des acteurs de qualité, qui nous font pénétrer directement dans l'atmosphère de la vie de tous les jours en Provence.

Dès que l'homme est homme, il est prêt à mourir ; mais il conserve sa prime jeunesse comme Arsène, le vieux, incarné par Jean Gascon. Cet acteur joue d'une manière bouleversante, et nous entraîne dans les bouffonneries de la détresse de son personnage.

L'homme est tourmenté par la réalité et évolue avec précision dans son drame ; c'est ce que nous montre Alexandre Rivermale, auteur dramatique français de cette œuvre.

Ce vieux n'est point privé d'idées, il en a comme tous les autres hommes, surtout sous le coup d'une boisson qui le plonge dans une névrose temporaire. Il devient un homme psychopathe, c'est-à-dire un être sensible à l'isolement où le drame humain le déchire, dans une haute fantaisie.

Amélie, incarnée par Yolande Roy, a un fonds spirituel. Cette actrice joue avec une remarquable sobriété.

Honoré, son mari, est joué par Jean Dalmain. Il cherche par l'originalité à fonder ses réactions sur une vérité où tout sera en sa faveur pour ses élections municipales. Mais un bouleversement arrive... un pachyderme.

Azouk est aux dimensions du jeu de la scène et de Guy Hoffman. Il est tout... le médiateur et l'émotion ; l'homme n'est pas seulement un pur esprit, il peut être animal et tout recevoir par le langage et par la condition logique. *Azouk* a un effet organique, il analyse avec son physique en profondeur et sans dérailler.

Guy Hoffman est aussi *Bœuf*, un émouvant citoyen de la commune.

Mimi, Andrée Lachapelle, est agréable, craintive, exquise.

Madame Ancelin, Claudine Thibodeau, l'inquiète, suit avec automatisme l'événement en mettant en jeu ses facultés affectives.

Bouteille où le facteur est mécaniciste, un être mi-fou, mi-normal, prêt à se sacrifier pour le bonheur de la famille d'Honoré. Ce rôle est joué brillamment par Jean-Claude Deret.

L'évadé n'a pas l'esprit ni l'âme malade, mais le cerveau, et par ce fait rejoint le vieux. C'est Georges Groulx qui incarne ce rôle.

Quant au brigadier, *Terrasse*, avec Jean-Louis Roux, il pense qu'il faudrait être fou pour ne pas croire qu'il y a un éléphant. Il inspecte... Il est énergique et s'exprime dans le paradoxe de la mort et du réveil.

Cette substantielle pièce nous faire rire et nous oblige aussi à penser. Des réflexions nous viennent avec la plus grande joie.

Ainsi Rivermale exprime un monde sensible et humain, comme un Platon ou un Aristote, où les réactions de chacun se poursuivent, dans le sommeil du vieux, notamment à la fois par l'intuition et le sentiment.

Le théâtre d'*Azouk* se rattache à l'expression d'avant-garde, parce qu'il explique un fait social dans l'évolution de l'individu et sous une forme consciente. Le rêve d'un adolescent nous fait comprendre son drame. C'est sérieux... et cela nous fait rire avec enthousiasme.

Michel Gavrel

Trois pièces à l'Amphitryon

Le théâtre de l'Amphitryon nous introduit à la littérature, au drame de la vie, au rire enthousiaste.

Trois pièces, *La leçon*, de Ionesco, *La fleur à la bouche* de Pirandello et *La demande en mariage*, de Tchekhov. Et ces trois ne sont qu'un : un homme, le professeur ; une chose, la fleur à la bouche ; un rêve, une demande en mariage.

Un homme crée une leçon qui devient sa raison ; à peine l'a-t-il démontrée qu'elle soit comprise ou non, elle lui procure à la fois une joie et une déception. Ici, Ionesco oppose sa marque à un attribut invariable de la belle chose... l'élève. Edith Warton, écrivain anglais disait avec beaucoup de justesse en parlant des vieux : « Ils sont toujours eux-mêmes ». C'est ce que nous démontre l'auteur par une série d'expressions périphrasétiques : un redressement phonétique devant un langage convenablement articulé. La leçon n'est qu'une invulnérable mélodie qui nous apporte une peinture de la vieillesse qui s'attache à de grands sentiments et pour le cas de ce professeur à la poésie des études.

Dyne Mousso est intérieure, son jeu est dynamique, tout en resplendissant de joie. Son attrait s'accroît et finit par sombrer dans le néant.

En attendant l'élève suivante, nous apprenons qu'il y aura eu quarante-trois cas semblables... c'est peu pour rire un bon vieux coup.

Un « épithélioma » ou tumeur cancéreuse est cette fleur à la bouche que porte un psychopathe. Les deux interlocuteurs s'expriment dans le concret, l'un a compris, l'autre essaie... L'analyse de Pirandello est parfaite et l'on peut se demander à quelle école il appartient, à celle d'un Kehrer, d'un Meyer, ou d'un Freud. Pour ma part voici l'interprétation de l'homme, « une fleur à la bouche », nous avons affaire à un trauma psychique, c'est-à-dire une névrose produite par le refoulement d'un souvenir... qui oblige ce dernier à chercher des compensations, hanté par le visage de sa femme, elle-même sous le choc émotionnel de l'effet organique de cette tumeur. Ici, Pirandello est comme Aristote : le symbole de la réalité est le signe du signifié. Le processus causal concret ne va pas en descendant, mais en remontant au contraire du conséquent à l'antécédent.

Et l'on aboutit à la fin à celui du finalisme humain. « Le verbe de l'homme marche selon l'esprit ». Et le psychopathe de dire au paisible client : quand tu reverras ta femme, tes filles et que tu passeras dans l'herbe verte... une touffe, une seulement, lui rappellera sa fleur...

Tchekhov est ardent et d'une attitude intérieure profonde. C'est assez de dire que le sentiment de ce que lui-même appelait, il me semble, le sérieux insondable de la vie, ne lui ait jamais fait défaut, ou encore la conscience aiguë sans intermittences des valeurs morales que l'esprit ne peut nier qu'au prix d'un sacrifice !

Natalia Stepanovna parle d'un « je ne sais pas » doux et prudent, quelque peu hautain à l'égard de qui s'est engagé sur une affirmation familiale... des petits prés aux bœufs ou des chiens.

Pourquoi dire ? « Ah ! si nous sommes tout ce qui pense, combien grave la tâche de comprendre si nous n'avons que cette vie pour la réaliser ».

La femme qui ne se cultive pas, se repose en sa foi : « ce qui est, Dieu le sait ». Mais quand Natalia rencontre l'homme qui ne se repose pas, elle l'admire : *If man be dear to man...*

L'auteur fait appel à la fois au cœur noble, à la joie et au rire pour nous faire connaître l'héritier Inconnu, digne du douloureux et de parler d'un seul héritage : la vérité.

L'interprétation de Marie Fresnière, Jacques Mauclair et Philippe Grenier est un ensemble parfait.

Nos félicitations à cette petite troupe de qualités et qui selon le mot de Salacrou : « c'est des petits théâtres que jaillissent les grands spectacles ».

Michel GAVREL

Otages de la joie

Il fut un temps où Gatien Lapointe, prisonnier de son enfance, refusa tout ce qui s'appelait autre chose que *printemps*. C'était l'époque de *Jour malaisé*, publié il y a deux ans. Ses premiers poèmes, sans issue probable, retenaient quand même l'attention à cause d'un sens poétique peu commun qui devenait souvent une réalité. *Otages de la joie*, qui vient de paraître aux Editions de Muy, est une tentative d'élargissement moral, une sorte de document humain dans lequel nous sommes heureux de trouver une adaptation, difficile mais réelle, au temps qui ne recule pas, qui ne s'arrête pas, qui alourdit les épaules, et qui exige une perpétuelle mise au point de la conscience d'un être qui a les yeux tournés vers son image mobile et vers les yeux des autres.

Techniquement, la poésie de Gatien Lapointe s'est émondée, s'est affermie. Son vocabulaire est à peu près le même ; son lyrisme, mieux dompté ; son esprit, plus mûr. Il faut dire que le poète fut intransigeant pour lui-même. A mon avis, le résultat est inespéré : le poète semble avoir trouvé son verbe et guéri son âme. Il est devenu un homme. *Otages de la joie* [1] pourrait être l'histoire de cette difficile transformation.

Que s'est-il passé chez lui ? Evidemment, l'image de son enfance, il ne pouvait pas s'en départir. Il a eu le courage de la retourner en tous sens et trouva l'issue par le verbe qui devient le véritable *langage d'être.* C'est dire que l'enfant est partout dans *Otages de la joie*, mais c'est l'enfant qui grandit et non pas le petit être sous cloche que nous apercevions dans *Jour malaisé.* Maintenant, c'est le monde qui s'ouvre. La petite mie blanche d'un petit bout de pain devient le grand bateau chargé de voyages. Nous voyons là une grande tendresse et les plus beaux accents des 25 poèmes qui composent la plaquette :

Penché sur l'eau, un enfant a pleuré de chagrin,

Il a fait un grand bateau
Avec la mie blanche de son pain

Même si l'ange aux chiffres mystérieux doit disparaître, tout espoir n'est pas perdu, « car la terre doit survivre à la ruine de l'ange ». Quand le poète est convaincu de ce phénomène, il voit une possibilité de transformation. Résultat : il cherche une manière de vivre et, disons le mot, *une morale.* Et c'est ici qu'il faut parler du poème-clef de l'œuvre, celui qui s'intitule justement *Otages de la joie.* Le poète fait là plus que suggérer, il ose nous livrer, comme un conseil, sa morale où l'âme doit surgir de l'hypnose charnelle du verbe. Il écrit :

Redonne-toi la main, il faut continuer la quête révélatrice
Du sang inconnu en toi
Quelque part dans l'automne
Quelqu'un engrange les blés merveilleux de l'amour
Te comblant d'otages pour un festin royal.

L'enfant n'est pas mort, mais il vit ce jour merveilleux de la rencontre de l'univers. Puis l'enfant est homme ; il a la joie étrange et par lui seul découverte d'accepter la vérité de ses mains de plus en plus liées à la charité commune. Il apprendra aussi, là où tous les vaisseaux rencontrent la mer, où l'homme rencontre son âme, il apprendra le mot le plus simple et le plus riche en résonances : *merci.* Savoir dire merci, en con-

1. *Otages de la joie*, par Gatien Lapointe, aux Editions de Muy, Montréal, 1955.

naissant la valeur du verbe, c'est savoir aimer, et c'est aussi savoir être aimé. L'aventure d'éternité commence dans l'infini recueillement de la chair. Lapointe offre alors de grandes brassées de soleil à ceux qui s'aiment et il termine en pleine clarté, écrivant :

A cause de toi, je tisserai mieux les lumières de l'été.

Le poète peut maintenant vivre. Il s'est trouvé tout à coup sur une route longée d'espoir et il a trouvé la signification de lui-même. Il sait qu'il porte dans son écritoire une vérité qui lui a coûté cher et veut la partager. L'égoïsme est tué, son cadavre s'est même volatilisé dans la grande lumière nouvelle et voici que s'avance un très jeune poète avec son humble et vaste leçon de morale ; sa littérature est dégagée de son propre intérieur. Elle s'intéresse maintenant à la destinée d'autrui.

La poésie de Gatien Lapointe réussit également à donner l'impression de chaude intimité mêlée aux enjambées célestes. Elle traduit un être sensible, ardent, qui vous donne un peu le vertige et qui vous surprend : ce n'est pas avec un grand orchestre qu'il rejoint les grandes choses, mais quand vous aurez lu *Otages de la joie*, vous verrez qu'il sait jouer de la flûte à la façon même des étoiles [1].

Wilfrid Lemoine

Trois poètes regardent la vie

J'ai vraiment vu beaucoup de paysages en lisant *Meuse ma douce sœur* [2]. J'ai vu des villes, des villages, (il y a dans ma tête un nombre fou de noms de toutes sortes) enfin j'ai vu tout le pays merveilleux que semble être la Belgique.

Ces longues descriptions de voyage, rangées dans des alexandrins souples, il est vrai, et parfois pleins de musique, témoignent d'un métier accompli. Mais l'homme du XXe siècle en a vite mare de relire du vieux Lamartine. A chaque époque, ses goûts ! et son histoire. Du premier vers au dernier, on glisse dans l'eau toujours bleue de la Meuse. Parfois on s'arrête avec l'auteur pour se raconter un petit fait historique qui colle bien au décor ; les noms de Baudelaire et de Rimbaud sonnent à merveille ; et puis il y a partout cette odeur fade, superficielle, de l'éternité. Un rêveur romantique qui redit ses songes d'enfant heureux sans bien les renouveler.

---

1. Ce texte a été lu à la Revue des Arts et des Lettres.

2. *Meuse, ma douce sœur*, par Joseph Delmelle, aux Editions du C. E. L. F., Belgique, 1955.

Ce poète doit se sentir très mal à l'aise dans la vie si bruyante de notre siècle. O, qu'il nous chante un bonheur facile, ça fait du bien, oui, mais ça ne résout pas les problèmes urgents de la conscience actuelle.

* * *

Georges Cartier dans *La mort à vivre* [1], au contraire de M. Delmelle, est un écrivain qui se préoccupe profondément du spirituel. Chaque objet a une résonance accablante à l'intérieur de son âme. Il n'y a jamais chez lui de simples descriptions extérieures. La nature n'est là que pour l'inquiéter, l'obliger en un sens à polariser son instinct, à mieux apprendre son désir.

Cartier cherche le sentier important dans la forêt, soulève la lourde lumière des feuilles et se regarde. Il est d'abord effrayé :

Sur le reflet de mon visage
Craint le poids de ma main

La chair aurait-elle plus de poids que la force spirituelle qui l'habite ? C'est la question grave qui saute aux yeux du lecteur. Le poète semble vaincu de sa trop grande lucidité. Il hésite parfois à subir toutes les rafales monstrueuses de son corps d'homme. La volupté successive des saisons offre-t-elle le consentement de la nuit ou une fuite quelconque ? Il est nécessaire en tous cas de se charger les pieds de boue réelle, de plonger dans l'eau afin d'apprendre tous ses tours de bien et de mal :

Pour qu'à travers les âges
La mer berce toujours
Des barques renouvelées.

L'arbre seul, isolé, est l'image qui apparaît la plus conforme à l'état d'âme de ce poète. L'arbre qui meurt à l'automne lui procure de plus amples satisfactions que celui d'été, parce qu'il lui donne l'espoir d'un renouveau sans souvenir et par conséquent plus lumineux et plus pur. C'est pourquoi le poète s'attelle fidèlement aux roues contrariantes du quotidien et s'impose de mourir à lui-même. Une sorte d'héroïsme le fascine et le presse à marcher au bord des abîmes, à cause justement de la double purification qu'on trouve au sortir d'une chute. L'aube est-elle donc pour ce poète, beaucoup plus près de la nuit que le jour ?

Poésie humaine où la sensibilité rejoint l'âme du monde ; écoutons le poète nous avouer :

---

1. *La mort à vivre*, par GEORGES CARTIER, aux mêmes Editions.

Mais de quoi suis-je coupable
Quand je n'ai fait que vivre
Ainsi que vivent les vivants
Pas mieux mais pas plus mal
Même aussi bien qu'eux tous
Qui soignent une vie blessée.

Il y a cependant autour de cette belle poésie des vers qui semblent étouffés par une sorte de censure trop sévère de la raison. Cartier est porté à réduire l'espace qui existe du symbole à l'objet proposé. Pourquoi raccourcir ainsi l'étendue vitale des correspondances ? Un poète ne colle pas le cœur de la poésie sur des rassemblements de mots, mais plutôt l'incarne *librement* dans leur paysage intérieur. De cette façon, l'image vécu d'un poète devient celle de tous les hommes et n'importe quel visiteur peut s'accrocher à une sonorité qui lui convient en propre.

On se demande, après avoir lu *La mort à vivre*, si Georges Cartier peut trouver sa vocation réelle d'écrivain dans une forme d'art où le symbole est l'image de la vie ou bien dans une autre forme, qui est la prose, où l'image réelle de la vie peut devenir un symbole.

* * *

Poésie de la douleur, « *Ces anges de sang* » [1] poésie difficile à cause de ce paroxysme aigu de l'expression qui nous serre à la gorge et nous étouffe. On ne croit pas l'aimer au premier abord ; pourtant on est pressé d'y revenir. On garde l'impression d'avoir frôlé un monde grand et très haut. C'est à ce retour attentif qu'elle se livre et s'accroche à nous. Cette poésie mesure dans notre âme un respect et une dignité peu ordinaire de la faiblesse humaine.

Le premier poème et *Sanglots d'ailes* qui semble en être sa suite logique sont parmi les plus beaux et les plus importants du recueil. Ils nous plongent dans cette âpre intimité d'un matin qui retarde à s'éveiller tout à fait parce qu'il pressent le poids inexpugnable de sa destinée. C'est au cœur de cette aube consciente, quoique encore sans voix positive, que le poète nous amène à vivre la souffrance de son chant. Un appel d'exil entre le retour blanc des songes d'enfance et la passion accomplie de l'adulte. Du passé naît une image, mais presque inhumaine, qui devient une sorte de fantôme devant la menace éclairée de son calme :

« *Spectre surgit d'un ressac de songes* ».

1. *Ces anges de sang*, par Fernand Ouellette, à l'Hexagone, Montréal, 1955.

Impuissance des *mains broyées*, des *poings d'écume*, des *matins blessés*, des *soifs sans racines*, des *moissons de solitude*, toute cette chute vécue, cependant, vient agrandir et justifier les qualités d'âme du poète. Si la chair s'avoue tellement faible à subir la lourdeur d'un langage créé, et puis à le proférer par besoin de libération urgente, c'est que ce langage est authentique. Il devient nécessaire. Quoi d'autre ajustera l'équilibre vertigineux des moments abrupts de la vie ? sinon l'espoir soutenu du poète. Encore que sa soif se torde dans le noir maléfique des tombeaux, peu importe, si elle doit percer une fois pour toutes dans la blancheur totale du matin. Le geste patiemment repris finira par s'accomplir :

> « *Il est venu*
> *cet ange des faims limpides*
> *offrir son feu au chant des mains*
> *aux yeux des plaies semer ses aubes* ».

On rencontre aussi dans ce livre un thème, très peu développé, mais qui accuse déjà chez ce poète une inquiétude très marquée : c'est la fuite inextinguible du Temps. Le temps quotidien avec ses interrogations négatives qui révèlent davantage la brûlure, et qui dépouillent si atrocement le souvenir du cri humain.

Il se trouve d'autre part dans ce langage, la plupart du temps naturel et gorgé de musique pure, des agencements de mots creux, comme ces *mains vampires*, et bien d'autres pas moins laids, qui choquent et coupent net notre admiration. Ce procédé, s'il provoque une explosion de vigueur soudaine, dénote une force d'emprunt, une force qui n'est pas à soi encore. Pourtant on voit dans chaque poème, ou presque, cette résistance acharnée de l'auteur à monter au faîte des cimes les plus difficiles. Lignes dont l'ombre se perd parfois, comme dans un dessin, parce que des larmes toutes proches embrouillent les yeux, mais qui bientôt retrouvent leur permanence d'élan.

Nous admirons *Ouellette* et nous souhaitons qu'il conserve ce magnifique effort de perfection intérieure,

> « *le haut sentier d'un geste plein*
> *l'ardent pays d'un corps en marche* ».

Déjà son art, tranchant et presque stable, en démontre l'habitude et une proche ressemblance.

Gatien Lapointe

Les disques

Le Concerto pour violon de Bartok est complexe et difficile d'accès. Le compositeur, toujours à la recherche d'une discipline renouvelée de la musique, y emploie la dissonance voulue et une polyrythmique presque sauvage. Cela produit un effet bizarre qui choque au premier abord, mais qui provoque l'admiration après quelques auditions. On sent que c'est de la grande musique, issue de la complexité du 20e siècle. Menuhin triomphe de tous les pièges de l'œuvre et, sous la direction de Furtwaengler, l'Orchestre Philharmonia donne tout le mordant nécessaire. Excellente reproduction. (Victor LHMV-3).

Quelques extraits de Samson et Dalila de Saint-Saëns sont réunis sur un disque Victor (LM-1848). Rise Stevens, Jan Peerce, Robert Merrill et la Chorale Robert Shaw en donnent une interprétation moyenne. Stokowski dirige quelques membres de l'Orchestre de la NBC et y met beaucoup de coloris et de vigueur. Bonne reproduction.

Le Te Deum de Lully est un bel exemple de la pompe et de l'éclat de la musique exécutée à la cour de Louis XIV, lors des grandes manifestations. Les trompettes et la percussion y ont une large part, l'œuvre a beaucoup de vie, sans dépasser la mesure. Un petit groupe de chanteurs alterne avec un chœur, un peu à la manière des cordes dans les concerti grossi de l'époque. Les solistes, chœur et orchestre sont de Paris. (Westminster WL-5326).

Sur Angel (C-33001), Georges Thill interprète quelques mélodies célèbres : Sérénade et la truite de Schubert, Le mariage des roses et S'il est un charmant gazon de Franck, Après un rêve de Fauré, Le cavalier d'Olmedo de Lazzari, Elégie et Pensée d'automne de Massenet, Rêve d'amour de Liszt, Medjé de Gounod et Les oiseaux dans le soir de Coates. Thill ne fait pas que chanter, il incarne tous les sentiments suggérés. C'est une alliance parfaite de la parole et de la musique. Thill demeure l'interprète idéal de La truite et de Medjé. Avec quelle conviction et quelle sincérité il exprime les aveux de l'amant dans Medjé. Un orchestre non identifié l'accompagne. Bonne reproduction. Ce disque devrait plaire à un large public.

Westminster (WL-5360) nous présente un Trio, un Quatuor et un Quintette en forme de chôros pour instruments à vent du compositeur brésilien Villa-Lobos. Brillantes études de rythmes, de couleur. L'inspiration ne flanche pas. Les rythmes sud-américains sont tempérés par une certaine influence européenne, surtout par l'impressionnisme français. Le *New Art Wind Quintet* joue avec aisance. Excellente reproduction : on croirait les interprètes présents à côté de nous. Ce disque met bien en valeur les différents timbres et combinaisons des instruments à vent.

G. F.

L'esprit des livres

Alexander M. Horvath, O. P. — Studien zum Gottesbegriff. 2e édition, Paulusverlag, Fribourg Suisse. (Thomistische Studien, vol. VI).

Dans ces *Etudes autour de la notion de Dieu,* l'auteur prend son point de départ dans la conviction que la Somme de théologie de saint Thomas ne s'ouvre qu'à celui qui reconnaît pleinement que Dieu est le *sujet* de la théologie. C'est là une vérité bien connue. Le lecteur de la Somme, en effet, la trouve affirmée dans un des tout premiers articles de cette œuvre. Mais il faut l'équilibrer ; il faut savoir en tirer tout le profit pour l'intelligence de la Somme entière. C'est ce que le P. H. fait dans son ouvrage. On ne se souvient pas d'avoir vu mise en relief cette vérité dans une monographie aussi vaste et pénétrante. En l'examinant à fonds, l'auteur est amené à reconstruire toute la synthèse thomiste. Il nous introduit dans l'atelier même du saint Docteur où, à partir d'une position initiale, celle justement qui concerne le *sujet* de la théologie, s'organise et s'unifie l'immense multiplicité des matérieux théologiques. Relevons les nombreuses pages où le P. H. insiste sur la qualité d'œuvre d'art que représente la Somme, et sur l'admirable effort architectonique que saint Thomas y a fourni en ne faisant que développer la notion de Dieu. C'est, en effet, un des moyens les plus fructueux pour l'étude de la Somme que de se rendre compte, à chaque moment, des problèmes de méthode et de construction scientifiques qui s'y posaient. L'ouvrage du P. Horvath est un aide précieux à tous ceux pour qui la Somme n'est point une sorte de dictionnaire ou d'encyclopédie, mais un vrai organisme intellectuel et intelligible. — En première édition (1940), cet ouvrage portait le titre « Der thomistische Gottesbegriff ». (La notion de Dieu chez saint Thomas). Le nouveau titre est moins précis. Il semble avoir été choisi pour permettre à l'auteur d'ajouter à son ouvrage primitif une longue étude sur la lumière objective de notre connaissance (pp. 167 à 256). On aurait souhaité que l'auteur nous montrât, de manière plus explicite, la connexion interne de cette nouvelle étude critériologique avec la première partie traitant du sujet de la théologie. — Voilà, en tout cas, l'œuvre d'un maître, digne successeur des grands professeurs dominicains de l'Université de Fribourg en Suisse, tels les PP. Del Prado, De Langen-Wendels, Leo Michel, Gallus Manser, et autres. Dans ce groupe, le Père Horvath est le penseur le plus personnel. Que le lecteur de cet ouvrage ne s'attende pas d'avancer sur des chemins battus ! Au besoin, notre auteur ne recule pas devant la tâche de se forger les instruments terminologiques qui expriment mieux sa pensée et ses nuances. Autant dire que cet ouvrage n'est pas d'une lecture facile, même pour ceux à qui la langue étrangère, en laquelle il est écrit, ne présente pas de difficultés.

I. T. E.

Dom Odon Lottin, O. S. B. — « Morale fondamentale ». *Bibliothèque de Théologie*. Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 23 cm. 546 pages.

Le but de cet ouvrage est de « substituer aux éthiques aristotéliciennes... une éthique spécifiquement chrétienne, s'alimentant aux sources surnaturelles que sont l'Ecriture sainte et la tradition. Pour réaliser ce plan, le théologien devrait pouvoir utiliser d'abondantes monographies sur la morale biblique et patristique. Mais ces études en sont encore à leurs débuts. Le moraliste chrétien peut cependant recourir à une autre source authentiquement chrétienne, à savoir les données du magistère ecclésiastique, en l'occurence les énoncés dogmatiques sur la grâce et les vertus théologales. C'est ce qui sera tenté dans cet ouvrage ? », est-il écrit dans l'avant-propos.

Dans ses 44 pages d'introduction, l'auteur nous livre les diverses définitions de la théologie morale, justifie les distributions des traités et expose les diverses méthodes. Nos moralistes feront bien de lire et de relire, à la page 23, *les causes de l'infériorité actuelle de la théologie morale*.

Le chapitre I est consacré à la psychologie de l'acte humain et viennent aux chapitres suivants : l'imputabilité de l'acte humain ; les normes de la moralité ; la conscience et les normes fausses ; la vie pécheresse et la vie méritoire. Des notes complémentaires historiques, doctrinales et critiques terminent chaque chapitre. C'est en vain qu'on chercherait ailleurs un exposé plus complet des fondements de la morale. La pensée de Dom Lottin est celle d'un maître trop célèbre pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Il vient d'écrire un grand livre qui comblera d'aise tous les moralistes : maîtres et élèves.

A. L.

Rufinus — "A Commentary on the Apostles' Creed". Translated and annoted by J. N. D. Kelly, D.D. (Oxford). Westminster, Maryland The Newman Press.

Vingtième de la série *Ancient Christian Writers*. Quant à Rufin il est né vers 345 pour mourir peu après septembre 410. Entre temps, une activité littéraire bien connue des historiens de la patristique. Ceux-ci attachent assez d'importance à son commentaire sur le Credo à cause de son témoignage sur la catéchèse de l'époque, aussi pour ses renseignements bibliques et son latin pas toujours facile, Rufin étant avant tout un traducteur qui n'a à son crédit que peu de travaux originaux, dont la présente *Expositio*.

A sa propre traduction (60 pages) J. K. ajoute tant de notes (64 pages) que la valeur de son travail en est au moins doublée. Depuis le livre de F. X. Murphy publié à Washington en 1945 jamais lecteur anglais n'aura été si bien servi et Rufin si bien commenté.

O. P.

Francis L. B. CUNNINGHAM, O. P. S. T. D. — "The Indwelling of the Trinity. A Historico-Doctrinal Study of the Theory of St. Thomas Aquinas". The Priory Press. Dubuque, Iowa. $7.50.

La présence de la Trinité dans les âmes : sujet délicat entre tous. Il faut beaucoup de courage et une grande discrétion pour traiter d'un problème où sont engagées à la fois les structures de l'âme, le donné révélé et l'expérience mystique pure. Le Père Cunningham interroge l'histoire, s'appuie sur l'interprétation traditionnelle, rejette toute vue trop aristotélicienne pour préserver ce qu'il appelle la vérité pure, démontre que saint Thomas est toujours resté fidèle à lui-même depuis les Sentences à la Somme théologique. Exposé scientifique, indispensable à tous ceux qui s'intéressent à ces questions difficiles mais tellement importantes. Resterait à confronter les positions historiques du Père Cunningham et celles du Père Vanier, S. J. dans *Théologie trinitaire chez saint Thomas d'Aquin. Evolution du concept d'action notionelle* (Université de Montréal, Publications de l'Institut d'Etudes médiévales, XIII) 1953. Le Père Cunningham n'ayant pas inscrit ce dernier ouvrage dans sa bibliographie, nous supposons qu'il avait déjà remis son texte à son éditeur quand le livre du Père Vanier a paru. Dans ce cas, qui ne diminue en rien la valeur de son ouvrage, au lecteur de faire le point. D'ailleurs au rythme où va la science historique aujourd'hui ce genre de collaboration invisible est devenu de plus en plus une nécessité.

M. L.

Raymond HOSTIE, S. J. — « Du mythe à la religion ». *La psychologie analytique de C. G. Jung.* Collection : Etudes Carmélitaines. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique, 1955, 21 cm. 234 pages.

Un des maîtres de la psychologie des profondeurs, disciple de Freud qu'il dépasse cependant par la mise en relief du sentiment religieux dans la vie psychique, le professeur de Zurich, Jung, reçoit dans ce livre, sous la plume de Raymond Hostie, une solide critique théologique qui est une mise au point.

Au chapitre VI, *Confession et analyse psychologique*, l'auteur rappelle à bon droit, que l'homme adonné aux satisfactions sexuelles n'est pas un névrosé « tant qu'il y a contradiction entre son devoir et sa recherche d'une satisfaction personnelle. Du moment que le devoir l'emporte en lui, la confession pourra pardonner son péché. Elle ne supprime pas pour autant son penchant au plaisir... Il est hors de doute que nous avons affaire à un pécheur, lui-même en conviendra ; mais il serait absurde de le considérer comme un névrotique ou un obsédé sexuel. Un traitement analytique appliqué à cet homme, se révélera inopérant parce qu'il ne s'agit pas d'une causalité inconsciente qu'il faut déceler, mais uniquement d'une décision volontaire et libre qu'il faut changer ».

Dans la première partie, Raymond Hostie nous donne un aperçu de la méthode de l'Ecole de Zurich et de ses conceptions fondamentales: libido, image, symbole, individuation. La deuxième partie est consacrée

au phénomène religieux : psychologie de la religion ; psychothérapie et direction spirituelle ; psychologie et dogme.

Une bibliographie de 19 pages comprenant les publications personnelles de Jung ; une table des noms propres ; une table analytique terminent cet important volume que tous les psychologues et moralistes se feront un devoir de lire pour mieux comprendre leurs frères.

A. L.

L. Vaganay — « Le problème synoptique ». *Théologie biblique.* Collection *Bibliothèque de Théologie*, série III. Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 23 cm. 474 pages.

Un problème renouvelé

Il y a longtemps déjà — on commençait à s'y accoutumer — que, dans le difficile problème des relations existant entre les trois évangiles synoptiques, la solution dite théorie des deux sources s'était imposée dans les milieux critiques les plus divers ; dès le début, les libéraux s'y étaient ralliés en grand nombre, des catholiques peu à peu avaient suivi, avec d'ailleurs une grande variété de détails dans la façon concrète de présenter l'hypothèse ; celle-ci apparaissait de plus en plus comme une donnée certaine. Or, tout récemment, des critiques catholiques ont fait paraître presque simultanément des études qui prétendent — rien de moins — battre en brèche la position conquise par la théorie des deux sources ; ce sont principalement B. C. Buttler à Downside, L. Cerfaux à Louvain, L. Vaganay à Lyon. C'est la synthèse des études fort poussées et patiemment accumulées du professeur Vaganay qui est présentée aujourd'hui au grand public.

La réponse d'un maître

Les qualités de l'ouvrage sont celles-là même du savant professeur de Lyon : l'exigence scientifique rigoureuse et les analyses patientes mais fructueuses des formules et des péricopes synoptiques. L'auteur a rassemblé ici une foule d'observations littéraires qui permettent non seulement de mieux saisir les rapports entre les trois premiers évangiles, mais aussi d'éclairer le sens et la portée de nombreux textes évangéliques. Ce qui est appelé *Excursus* est une suite d'études du plus haut intérêt — environ 140 pages placées à la fin du volume — auxquelles les initiés recourront avec profit et que les spécialistes examineront avec le plus grand soin : elles sont le reflet et le fruit d'un enseignement et d'une méthode dont ont profité de nombreuses générations d'élèves à Lyon et qui sont mis ici à la portée de tous les biblistes ou apprentis biblistes ; ceux-ci seront à bonne école, et leur effort sera d'ailleurs facilité par la disposition de la matière : les pages les plus techniques sont renvoyées à la fin du volume.

J.-M. Perrin, O. P. — « L'Evangile de la joie ». Editions Montaigne, 13, Quai Conti, Paris. 19 cm. 198 pages.

Divisé en trois parties : 1) La joie chrétienne ; 2) Les Béatitudes ; 3) La sainteté par la joie, ce livre, dans ses lignes essentielles, nous montre que Dieu sème la joie partout puisqu'il se donne lui-même.

L'auteur donne à son étude un caractère universel, il s'applique à laisser la parole au Maître du bonheur. Mais sous ces pages fortes et conquérantes, on sent l'accent d'un grand chrétien qui a d'abord vécu ce qu'il a écrit ensuite. D'où cette chaleur qui pénètre lentement le lecteur et lui fait comprendre et revivre l'Evangile de la joie.

A. L.

F.-A. Plattner — « Quand l'Europe cherchait l'Asie. Jésuites missionnaires (1541-1785) ». Casterman, Tournai, Belgique. 21 cm. 304 p.

Ce livre raconte l'aventure apostolique des Jésuites dans les terres alors inconnues de l'Asie et de l'Ethiopie. Les Portugais y avaient établi des comptoirs commerciaux, mais il appartenait aux Jésuites d'atteindre le cœur des masses. Pour cela, ils durent se faire explorateurs et géographes. Dans des lettres et documents divers dont l'authenticité est incontestable, on voit les missionnaires tracer péniblement leur route et nous révéler les conditions concrètes des missions de ce temps.

Obligés de se servir des transports portugais, les missionnaires devaient s'embarquer à Lisbonne et descendre à Goa ou à Macao.

Entre coloniser et évangéliser il y a une marge importante, parfois difficile à respecter et qui peut tout compromettre, faute de tact, de droiture, de prévoyance et d'intelligence.

On trouve dans ce livre bien des leçons et des avertissements encore utiles à tous les messagers de l'Evangile. Le zèle et la bonne volonté ne suffisent pas au missionnaire, il y faut en plus la clairvoyance et la prudence.

A. L.

François Dufay, M. E. P. — « En Chine, L'Etoile contre la Croix ». Casterman, Tournai, Belgique, 1954. 20 cm. 238 pages.

« Livrées au public sous une seule signature, ces pages ne sont pourtant pas le fait d'un seul auteur... Plus de cinquante missionnaires venus de diocèses et de provinces différentes y ont collaboré par les réunions qu'ils tinrent pour faire le point de la situation, par les rapports qu'ils voulurent bien rédiger ou réunir à notre intention » (p. 15).

Il s'agit donc d'un grand livre bien documenté sur un sujet peu compris : la lutte entre le communisme et le christianisme en Chine. On y voit clairement l'art diabolique des communistes : saisir et exploiter les points faibles de l'adversaire. Ici, il exploite le sentiment national ; ailleurs, les divergences sociales et *capitalistes*.

Pour connaître la grande tragédie qui se joue en Chine, aujourd'hui même, il faut lire « l'Etoile contre la Croix ».

A. L.

Lou Shaw — « La Tourmente Jaune ». Plon, Paris. 20 cm. 620 pages.

La ville qui est non seulement le décor mais l'un des principaux personnages du livre que l'auteur décrit avec une rare puissance d'évocation, c'est Pékin la jaune. Pékin à l'« heure japonaise ». Nous ne croyons pas qu'il s'agisse ici uniquement d'un roman gratuit « car ce chassé-croisé de haines, d'héroïsmes et d'avilissements » au temps de l'occupation japonaise a des reflets de vérité qui ne trompent pas et compose en tous cas une documentation extrêmement intéressante sur la vie et l'âme du peuple chinois.

Robert Brassy

Paul Baudoin — « L'Aventure Humaine ». La Colombe, Paris. 19 cm. 130 pages.

Les grandes aventures de l'avenir seront-elles des conquêtes spirituelles ? Il semble que l'auteur puisse répondre par l'affirmative basée sur ses propres expériences en ce sens. L'aventure humaine est réellement d'ordre spirituel et la destinée de l'homme est glorieuse si la gloire est de se montrer l'humble serviteur de Dieu. Pendant longtemps la vie de l'auteur fut un vagabondage vers le Créateur avec la calme certitude que même ses détours le conduisaient vers Lui. Son intelligence l'a reconnu bien avant que son cœur l'aimât. « Ma pensée me hissa péniblement jusqu'aux hauteurs où enfin Sa Lumière me pénétra » écrit-il. C'est ce lent processus que l'auteur résume en d'admirables pages d'une haute tenue littéraire à la résonance profonde et qu'il appelle « *l'Aventure Humaine* ».

Robert Brassy

John Wu — « Par delà l'est et l'ouest ». Casterman. Tournai. Paris. 1954. 21.5 cm. 272 pages.

L'auteur se défend d'avoir écrit son autobiographie mais plutôt l'histoire de son pèlerinage spirituel. Ce qui est certain c'est qu'il apporte quelque chose de tout à fait nouveau. La vivacité puis la réserve nuancée qui caractérisent les premiers chapitres suffisent déjà à le faire aimer avant de le distinguer.

Juge célèbre dans l'Asie entière qui sait rencontrer admirablement la poésie malgré son besoin de l'absolu, ce fils d'un négociant de Ningpo devenu ambassadeur de Chine au Vatican, fut élevé dans les trois religions de la Chine, qui furent comme des pédagogues qui le conduisirent au Christ, et se convertit au catholicisme.

Cette « aventure » est un témoignage d'universalité de l'Eglise car John Wu tout en étant authentiquement chrétien est resté authentiquement

chinois. Il n'a rien renié de son héritage racial. C'est un homme parfaitement à son aise et qui s'est révélé plein d'affinités pour tout ce qui était occidental. Il se montre fort intelligent, dit sur chaque fait, chaque sursaut de l'histoire ce qu'il faut retenir, ne surcharge pas son récit d'une mystique qui l'embrouille, qui l'épaissit. Pas de somptuosité orientale et son amitié avec le juge Holmes est accessible à tous ceux qui possèdent « l'esprit du cœur ».

Il écrit avec allégresse, d'une fière sincérité : « Depuis ma conversion au Christ, ma vie fut une fête perpétuelle, une fête dont je ne me suis jamais rassasié ». Point de formule mais un heureux mélange d'humour, de liberté, de jovial appétit de vivre, donnant un accent très particulier à ces souvenirs multiples. Il ne cherche pas à plaire mais il veut fixer ses heures de certitude. Il veut surtout faire comprendre son apprentissage, celui de l'humble amour. C'est par là qu'il rejoint tous les hommes.

Madame André La Rivière

Mgr Fulton Y. SHEEN — « Dépassons-nous ! ». Salvator, Mulhouse. 1953. 20 cm. 320 pages.

« Grand convertisseur » contemporain, agrégé en philosophie de l'Université de Louvain, vedette première de la télévision américaine qui captive chaque semaine deux millions de spectateurs dont Sa Sainteté le Pape Pie XII, fidèle auditeur à Rome, cet écrivain fécond qui connaît son temps parle ici encore le langage de son temps. Clairvoyant et pratique il dénonce l'égarement de ses contemporains : la personnalité humaine parce qu'elle n'est ni une chose ni un animal a conscience d'une vocation et d'une mission. Avant toute réalisation la première difficulté vient de ce qu'elle se laisse subjuguer par les fausses mystiques du jour et qu'elle se méprend sur le moi que nous semblons être et le moi que nous sommes, l'enfant gâté et le moi fait à l'image de Dieu. Quand le moins bon s'efface devant le meilleur, l'égoïsme devant la bonne volonté, la véritable libération dans le Christ est possible.

En des pages pleines de dynamisme, originales, optimistes, Mgr Sheen nous prouve que l'appel au sommet n'est pas une illusion et qu'en s'engageant dans la Cité de Dieu l'homme s'élève et s'achève.

Madame André La Rivière

Chanoine COMBALUZIER — « L'enfant seul ». *Centre d'études Laennec.* P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI. 18 cm. 140 pages.

L'auteur a été amené par son ministère — il est aumônier d'un Lycée — et dans le cadre de divers mouvements de jeunesse, à suivre jusqu'à l'âge adulte les comportements de nombreux fils uniques. Il les a vus aux prises avec l'amour, avec le mariage, avec de pseudo-vocations conditionnées par leurs complexes familiaux ; il fut souvent le confident de leurs déboires, de leurs souffrances.

D'observations très nombreuses (on comprendra sans peine que beaucoup n'ont pas pu être évoquées) se dégage un profil psychologique de l'enfant déformé par la solitude. De plus il est apparu à l'auteur que seule l'analyse de Freud rendait compte de façon satisfaisante des perturbations profondes de la personnalité du fils unique.

C'est ainsi que le livre est né.

Il peut permettre au fils unique, quel que soit son âge, d'amorcer une véritable cure de lui-même : sa psychothérapie. De plus, même s'ils ne sont pas enfants uniques, le lecteur, la lectrice — car les filles sont envisagées — retrouveront dans la description du cas typique les linéaments de leur propre psychologie et détecteront en eux les traces de déformations plus ou moins inconscientes que l'éducation fait subir à tous.

Puisse cet essai modeste mais sincère engager les géniteurs les moins fertiles à pousser leur effort au moins jusqu'à deux enfants et que, l'adoption palliant la stérilité, l'enfant unique devienne une anomalie en voie de disparition.

Marc ORAISON — « Médecine et guérisseurs ». *Centre d'étude Laënnec.* P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI. 18 cm. 144 pages.

Docteur en médecine et praticien, Docteur en théologie et prêtre expérimenté, spécialiste dans les questions de psychothérapie, l'abbé Oraison dénonce, avec beaucoup d'humour l'ignorance de nombreux guérisseurs et la naïveté de leur clientèle. De nombreux cas sont étudiés et exposés.

Médecins, lisez-le, vous en tirerez de très nombreuses leçons. Malades qui cherchez et qui croyez trouver votre salut auprès d'un guérisseur, vous saurez pourquoi et comment ils guérissent. Tous malades ou bien-portants, vous vous instruirez sur un des problèmes les plus actuels de notre société contemporaine.

En guise de conclusion, l'auteur écrit : A quoi peuvent servir les procès retentissants, sinon à faire de la réclame aux guérisseurs et, accessoirement, à certains avocats... Il serait beaucoup plus efficace d'organiser une campagne de presse où l'on mettrait les rieurs de son côté.

Livre très intéressant et très instructif. Les Canadiens y verront qu'ils n'ont pas le monopole de la naïveté. Un mal universel, quoi !

A. L.

Thomas MERTON — « L'exil s'achève dans la gloire. Vie de Mère Marie Berchmans, Trappistine missionnaire ». Préface de Dom Gabriel Sortais. Desclée De Brouwer, Bruges, 1955. 20 cm. 218 pages.

Sait-on l'extraordinaire floraison du christianisme au Japon ? Comme le rappelle le Rme Père Dom Gabriel Sortais, Abbé général de l'Ordre cistercien de la Stricte-Observance, dans sa préface si riche en renseignements, il y a aujourd'hui au Japon une religieuse contemplative sur trente-sept femmes catholiques. Comment douter que des ouvrières aussi zélées que Mère Berchmans ne soient à l'origine d'une telle moisson ?

Et Thomas Merton fait revivre cette vie avec une intensité saisissante. A quoi tient l'accent si particulier de son livre ? C'est la vie profonde de la foi qui nourrit le style du moine américain, style où règne la loi de l'économie des moyens.

Il faut ajouter que la traduction, due à une Carmélite, a parfaitement rendu le ton de la version originale. Sur plus d'un point, l'édition française, grâce aux renseignements fournis par les Trappistines de Laval, complète et élargit l'édition originale de ce livre.

J. ERMEL — « Où va la psychanalyse ? ». Collection *Etudes religieuses*, Bruxelles, 1955. 20 cm. 94 pages.

Avec une sereine objectivité qui procède d'une bonne information et connaissance du sujet, sans vouloir limiter le champ des recherches, l'auteur signale les abus non de la science mais du psychanaliste.

A. ROBERT et A. TRICOT — « Initiation Biblique ». Desclée & Cie, Tournai, Belgique, 1955. 23 cm. XXVI et 1082 pages.

Cette excellente et très appréciée *Initiation biblique* de 1938, nous revient dans une troisième édition « refondue ».

Sont nouveaux les chapitres suivants en tout ou en partie : I) *L'inspiration ; ;* V) *Les livres :* prophétiques, sapientiaux ; XXII *L'âge apostolique ;* XXX *La Bible et la Théologie ;* XXXII *La Bible et la liturgie.*

Ont été refondues — à des degrés divers — les études sur *Les langues* au ch. III ; sur *Les Ecritures* au ch. IV ; sur les *Les Livres historiques* au ch. V ; sur *Les genres littéraires* au ch. VI ; sur *La géographie politique de la Palestine* au ch. XII ; sur les *Religions de l'Asie Antérieure* au ch. XXIX.

Les découvertes sensationnelles faites deuis 1947 au désert de Judas, en Palestine, ont été mises à profit dans les exposés relatifs aux Apocryphes de l'*Ancien Testament,* ch. II ; aux *Ecritures,* ch. IV ; à la *Transmission du texte,* ch. VII.

Ici et là, beaucoup d'autres précisions ont été faites à la lumière des plus récents et solides travaux bibliques.

A. L.

René-M. GROLEAU, O. P. — « Que suis-je par le Christ ? ». Chez l'auteur, 329, Grande Allée, Québec. 25 cm. 80 pages.

Trente-deux reproductions des chefs-d'œuvre de l'art religieux viennent, avec beaucoup d'à-propos, illustrer sept chapitres de doctrine consacrés aux sacrements. Dans un style simple et vivant, l'essentiel est dit. La vie divine semble couler entre les lignes et le lecteur ne peut fermer ce livre sans éprouver le désir intense de mieux vivre son christianisme.

Dr R. ALLERS — « Handicaps psychologiques de l'existence ». Collection *Animus et anima.* Chez Em. Vitte, 10, rue Jean-Bart, Paris 19 cm. 216 pages.

Ces handicaps sont : antipathies, insuffisances, malentendus, incompréhensions, déceptions, rancœurs, conflits mineurs, sans doute, qui brisent bien des existences. Aider les hommes à mieux connaître ces défauts pour s'en corriger, est le but de l'auteur. Traduction française par E. Marmy.

Philippe DESCHAMPS — « L'analyse raisonnée de la langue française ». Les Presses Universitaires Laval, Québec, 1955. 22 cm. 140 pages.

Préfacé par Charles Bruneau, Université de Paris, ce livre rendra service à tous nos écrivains et surtout aux maîtres et aux élèves qui préparent notre avenir littéraire. Le Bulletin de l'Université Laval, de décembre 1954, nous en a donné une analyse élogieuse. A bon droit.

Mgr de SOLAGES — « Les postulats doctrinaux du Progressisme ». La Pensée catholique, Bruxelles, 1954. 19 cm. 40 pages.

Discours prononcé à la séance d'ouverture de l'Institut catholique de Toulouse, le 16 décembre 1954. En quel sens un catholique doit-il progresser ? Dans la hiérarchie des valeurs spirituelles.

L. BECK, S.S.C.C. — « Le règne social du Cœur de Jésus ». Salvator, Mulhouse, 1954. 16 cm. 80 pages.

Manuel pratique avec Cérémonial et Renouvellement de l'Intronisation. Quelques idées et moyens pour ranimer cette dévotion dans les paroisses.

Pierre FERNESSOLE — « Dans la splendeur des saints. Saint Pie X ». Lethielleux, Paris, 1955. 20 cm. 64 pages.

Supplément au tome II du volume *Pie X*. L'auteur y relate les dernières étapes de la canonisation avec le texte du discours de S. S. Pie XII.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ;
AVEC LE " ROSAIRE " : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3980, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »